

Philippe GENUIT
S.M.P.R de RENNES
ARTAAS
Institut de psychocriminologie RENNES

REFLEXIONS PARTIELLES ET PARTIALES SUR LA RECHERCHE EN SCIENCES HUMAINES A PARTIR DE LA RECHERCHE STOP

AVERTISSEMENTS

La question de la recherche est prégnante actuellement à l'ARTAAS.

Il m'a été donné par le service de B.Gravier de Lausanne et le service de psychologie clinique de C.MORMONT de Liège de participer à une recherche, toujours en cours, réunissant ces services et des praticiens de l'UCSA de Besançon. Cette recherche a pour support une trame d'entretien. J'ai expérimenté cliniquement cette trame d'entretien qui est encore en cours d'aménagement. Mes réflexions plus générales s'appuient sur cette expérience ainsi que sur ma formation épistémologique à Rennes, les travaux de l'ARTAAS, le groupe de travail D.G.S santé-justice et aussi mes lectures et rencontres heuristiques formelles et informelles.

De façon non conventionnelle, à la manière dont je fais mes cours dans les masters de psychologie à Rennes, j'emploie dans cet écrit le Je.

Ce Je est multiple bien sûr car empreint et imprégné de l'apport de tous ceux, en accord et désaccord, qui me permettent de m'approprier une analyse.

REMERCIEMENTS

Au service de psychologie clinique de Liège, de m'avoir associé à cette recherche,

Au service du Docteur Gravier pour son accueil et l'apport financier sans lequel je serais resté un observateur extérieur.

Aux collègues de l'UCSA de Besançon du plaisir procuré à échanger avec eux.

I CONTEMPORANEITE DES SUJETS DE REFLEXIONS CLINIQUES ET PROJETS DE L'ARTAAS AVEC LA RECHERCHE STOP.

A- CONVERGENCES

Les questions que pose la réalisation de cette recherche sont en général convergentes avec celles débattues aux journées de Rouen et à la dernière réunion de St Anne à Paris, à savoir :

1. la question de l'évaluation tant clinique, que des pratiques notamment thérapeutiques.
2. la question discutée lors des journées de Rouen quant à la pertinence heuristique de l'interprétation des résultats de données statistiques. Cette question renvoie d'un côté à l'établissement d'une clinique épidémiologique en mal actuellement de critères scientifiques, et de l'autre à une analyse réflexive sur la notion de quantitatif.
3. Ceci débouche sur la question de la recherche (je renvoie ici les participants des journées de Rouen à la discussion, quelque peu animée et par là intéressante, sur les notions de recherche fondamentale et recherche appliquée).
4. la collaboration de cliniciens de terrain avec l'université tant dans le domaine de la formation que de la recherche dans des masters de médecine et de psychologie clinique, psychocriminologique (Paris V, Rennes 2 etc...) dans cette recherche le service de psychologie clinique de Liège.
5. les objectifs de la recherche STOP correspondant aux objectifs du groupe de travail santé/justice de la DGS, mise en place par Sylvia GUYOT, qui montre de l'intérêt, par ailleurs, au présent travail.

Les objectifs du groupe de travail DGS étant :

- 5.1 améliorer les connaissances et la qualité de l'ensemble des pratiques (sanitaire, pénitentiaire, judiciaire, sociale),
- 5.2 améliorer la qualité et la pratique des expertises pénales,
- 5.3 développer une culture commune aux différents professionnels.
- 5.4 Articuler santé et justice.
- 5.5 Améliorer l'accès aux soins et la prise en charge clinique globale (accessibilité et précocité) (repérage, soins, préventions de la récidive, réinsertion...)
- 5.6 Développer la prévention.
- 5.7 Elargir le champ clinique (maltraitements, psychotraumatisme des victimes...)
- 5.8 Evaluer les recommandations et le dispositif (validité des objectifs, effets produits...)

L'articulation cliniciens de terrain université va aussi dans le sens de la proposition de la DGS de Centres de ressources :

« les centres de ressources se situent dans le champ sanitaire, ils ont mission :

- de formation des professionnels de santé dans le domaine de la prise en charge des auteurs d'agressions sexuelles,
- d'information, accueil et conseil aux professionnels de santé, orientation des particuliers,

- de recours : évaluation des stratégies de soins dans les cas difficiles,
- de recherche et de réflexion sur l'évolution de la clinique et des pratiques

6. La question de la prédiction et de la prévention de la récurrence, et par la l'inscription politique (au sens grec de participation et contribution à la cité) du thérapeutique.

7. La question de la complémentarité (ou non) des points de vue psychanalytiques et cognitivistes, ainsi que systemiques.

8. Last but not least , la question du questionnaire ou trame d'entretien.

B DIVERGENCES

Les divergences entre l'ARTAAS et la recherche peuvent être de l'ordre du désaccord ou simplement de différence praxique, nonobstant que l'ARTAAS elle même en son sein en de ça de la fonction paternelle et unitaire de Claude BALIER se confronte à l'instar de toute communauté humaine à des débats, voir conflits sans lesquels nous le savons il n'y a pas de vie.

1. la première différence est celle concernant le Q.I.C.P.A.A.S et la trame d'entretien E.C.L.

Bruno GRAVIER par ailleurs membre de l'ARTAAS (ainsi que nombre des membres de son équipe) définit l'E.C.L comme complémentaire au Q.I.C.P.A.A.S et non comme rivale.

Le Q.I.C.P.A.A.S si ma mémoire ne me trahit pas,(dénégation de ma part puisque notre mémoire nous trahit toujours) pour y avoir participé, a été élaboré dans le but d'être un aménageur de relation thérapeutique avec pour obédience théorique affichée, la psychanalyse.

S'il fut utilisé pluridisciplinairement (psychiatres, infirmiers, éducateurs, psychologues) son usage fut (et reste dans l'esprit) restreint au registre du soin psychique.

Ceci étant, plusieurs membres de l'ARTAAS ont eu connaissance de l'utilisation du Q.I.C.P.A.A.S par des experts peu scrupuleux ou ineptes.

Cela n'engage que moi, mais peut être peut-on asserter que le Q.I.C.P.A.A.S aménageait plus leur impérite clinique que leur relation au récipiendaire de l'expertise.

Tant de sérénité dans l'incompétence, pour reprendre l'expression de Pierre Desproges, force le respect, et l'on comprend la recommandation du groupe de travail DGS à former les experts. Ceci bien sûr ne vaut pas pour nombre d'experts qui ont une analyse réflexive sur l'exercice de leur pratique.

D'autre part, le Q.I.C.P.A.A.S avec l'accord de C.BALIER et A.CIAVALDINI est entré dans certaines formations universitaires à l'instar d'épreuves projectives comme le Rorschach, le T.A.T, le M.A.P.S etc...

L'objectif de l'E.C.L au départ est polymorphe et pluridisciplinaire et se différencie à ce titre du Q.I.C.P.A.A.S.

Polymorphe en ce qu'il a une visée pré thérapeutique et évaluative ; pluridisciplinaire en ce qu'il peut être opérant pour d'autres professionnels que du soin.

Enfin dans l'évaluatif s'insère ce qui est conventionnellement mais non scientifiquement (j'y reviendrai plus après) dénommé les facteurs de risque de récurrence.

2.Le syncrétisme du soin et du pénal (du sanitaire et du judiciaire) de la rechute et de la récurrence, même s'il peut paraître argutie au regard de l'agression commise et subie n'a pas eu de résolution à la conférence de Consensus de la Salpêtrière. Cette conférence tout à fait intéressante (sous l'égide de la DGS et FFP) fut

plus une conférence de débats mettant en exergue les divergences entre tenants du cognitivisme et de la psychanalyse, sans qu'on ait eu fort remarquablement à dénombrer de victime.

Le risque de récidive d'infractions dites sexuelles, (car sauf erreur, une infraction est définie par rapport à la loi prescrite et non par rapport à l'objet proscrit par la loi. Parle-t-on d'infraction génitale voire alcoolique, toxique, voleuse etc ? le fait est pourtant là que le terme infraction sexuelle existe et que cela renvoie à une stigmatisation qui probablement interroge la misoxénie actuelle du rapport social à la sexualité,) est à ce jour beaucoup plus travaillé par les cognitivistes que par les psychodynamiciens.

Il me semble qu'ici Bruno GRAVIER se différencie de Claude BALIER. Pour CB la pragmatique thérapeutique reconnaît l'intérêt de pratiques de soins ouvertes notamment au cognitivisme mais rappelle, ne serait ce qu'aux journées de ARTAAS de Rouen, la pierre angulaire de la relation transférentielle en rapport à l'incontournable théorisation de l'inconscient. Pour B.G, peut être me démentira t - il, il y a un intérêt oeucuménique à joindre théoriquement et praxiquement les abords de la cognition et de la mentalisation. Ce qui peut paraître illusoire, ne l'est pas tant si l'on ne fixe pas le sectarisme ou son inverse le syncrétisme.

Comme le dit J.GAGNEPAIN, comparer la psychanalyse au cognitivisme n'a pas de sens. L'un est aussi peu scientifique que l'autre. La science au sens mécanique d'évidence n'est pas en cause dans la querelle. Le conflit ne porte pas sur l'adéquation à l'objet, mais il s'agit de rapports de forces entre théories qui s'affrontent, entre écoles qui s'affrontent.

C CONVERGENCES ET DIVERGENCES.

Il y a une organisation qualitative (de différence, de discrimination) du savoir qui correspond aux disciplines.

Du point de vue quantitatif (de dénombrement, d'incrimination) unitaire, on appartient à des écoles.

Il y a donc des disciplines et des écoles, et cela peut se matérialiser. Une université et ses différentes facultés matérialise les disciplines.

De même on appartient à des écoles, c'est à dire à des modèles de pensée où tout le monde n'est pas d'accord et où il y a beaucoup d'idées reçues, pré construites, de préjugés.

Il s'agit d'un conflit de conception du monde, laquelle est chez chacun toujours complète. En cela opposer une théorie à une autre, tout autant d'ailleurs que d'essayer de les coller, c'est perdre son temps.

Ce à quoi il convient de s'efforcer c'est la traduction, trouver des points communs, trouver des ponts, accepter les différences. Bien sûr ceci vaut pour les langues.

L'épistémologie n'est pas autre chose que cet enchaînement de traduction, car même les théories qu'on récuse on les porte en soi.

Lorsque j'évoque l'obstacle sectariste, je ne parle pas de la connotation négative et fausement religieuse du mot secte depuis le 19^{ème} siècle, mais en ce que celui-ci signifie division. La division est un symptôme du temps et non un phénomène spécifiquement religieux. Le sectarisme peut être religieux (par exemple les ordres catholiques franciscains, dominicains etc...) mais aussi civil (par exemple le compagnonnage, regroupement par communautés de métiers, le clubs chers aux britanniques, les anciens combattants... les psychanalystes freudiens, lacaniens etc...).

L'obstacle sectariste n'est pas tant de faire de la secte (capacité de nous dissocier d'un ensemble pour nous regrouper) mais de penser qu'on a raison aux dépends de l'autre, recouvrant le conflit par le mépris.

Autrement dit d'être pour paraphraser Brassens, « des imbéciles heureux qui sont nés quelque part », des réificateurs de la division, de la séparation.

L'obstacle syncrétiste à l'inverse amène à faire une sorte de lien pathologique, à nier les frontières, les différences, à être des « imbéciles heureux qui sont citoyens du monde ».

Ce qui me paraît intéressant dans ce que j'appellerai l'utopie de Bruno GRAVIER, (l'utopie en tant que construction chorale de l'échange social, très loin en cela de l'idéalisation chère aux hystériques), est qu'elle s'appuie sur une démarche épistémologique, fut-elle en début de construction, et par là une approche de la scientificité heuristique.

La science dans la perspective de l'épistémologie clinique n'est pas un objet immédiat. Nous sommes pour essayer d'en traiter, obligés de la déconstruire d'une manière systématique, en isolant les processus qui en constituent l'évidence, de la croissance (l'adhésion sans débat à un modèle de pensée) qui la situe dans le rapport de forces des écoles.

La visée épistémologique de ce travail de groupe sur la trame d'entretien E.C.L en lien avec le programme STOP de l'équipe de Christian MORMONT, se matérialise par la recherche de vérification ou d'infirmité d'hypothèses pré construites par l'expérience et l'intuition clinique.

Ex : « les délinquants sexuels minimisent et banalisent la conflictualité (conjugale, familiale...).

- les d.s n'ont pas d'empathie envers la victime durant le délit,
- l'alcoolisation aiguë peut être un facteur désinhibiteur et donc faciliter les passages à l'acte impulsifs, surtout chez les violeurs,
- la prise en charge thérapeutique permet au délinquant sexuel d'identifier les éléments de vulnérabilité face au délit et pondérer ainsi le risque de récidive etc...

En l'occurrence, peut être paraîtrai-je provocateur, ce ne sont pas tant les questions qui m'intéressaient, car elles étaient plus construites que déconstruites, autrement dit plus positivistes que scientifiques, que la méthode. Et j'avoue même que la dernière réunion du groupe de travail, en la présence nouvelle de Christian MORMONT m'a agréablement surpris ; cela dans la mesure où il y a eu une remise en question, sur la forme et le contenu de la recherche.

Il fut décidé, et cela va dans le sens de Claude BALIER, de réduire la trame d'entretien et de repositionner le questionnement. Claude BALIER à l'issue de la journée de St Anne me tenant des propos équivalents sur le Q.I.C.P.A.A.S en ce qui concerne la réduction du questionnaire pour une utilisation moins lourde de celui-ci.

En ce qui concerne le repositionnement du questionnement, il y eut deux facteurs concomitants à sa possibilité.

Le fond de sauce épistémologique sous-jacent, et l'apport de l'analyse cognitivo discursive : tropes 3 que proposa Geneviève COCO (équipe du Pr MORMONT)

« il s'agit de l'utilisation d'un logiciel d'analyse textuelle permettant d'étudier tant le contenu que la forme de la trame d'entretien isolément mais aussi de la trame d'entretien en situation avec les sujets. Elle vise l'amélioration des connaissances concernant le fonctionnement psychologique des délinquants sexuels ainsi que la co élaboration de la trame d'entretien ».

Paradoxalement, cette analyse cognitivo discursive, très linéariste et dualiste en sa conception et positiviste dans construction eut un impact équivalent à ce qu'aurait eu une analyse dialectique.

L'impact, à mon avis, ne fut possible cependant parce qu'il existait un modus vivendi épistémologique dans le groupe, modus vivendi épistémologique dans la mesure où cette recherche travaille sur la construction du

savoir (épistémé) que crée le modèle. Comme dirait Pierre BOURDIEU « on ne voit qu'avec une paire de lunettes, et il nous faut autant questionner ce que nous permet de voir la paire de lunettes que comment ces lunettes sont construites ».

Bien que « père de jumelles », et à ce titre normalement voyant, et formé à l'épistémologie clinique des sciences du langage (autrement nommées linguistique), j'étais plutôt enclin dans ma dynamique sectaire (et pas sectariste) à douter de l'efficacité de l'analyse cognitivo discursive, comme du cognitivisme en général d'ailleurs.

L'expérience de Lausanne m'amène, dans la dynamique de Bruno GRAVIER, à envisager autrement l'étude de nos conditions de savoir.

Nonobstant cette digression d'optique, l'analyse cognitivo discursive permet de discerner notamment :

-« alors que la trame d'entretien semble préférentiellement solliciter des informations sur « l'état », les sujets positionnent leur discours dans l'agir, le faire... » (ce qui au demeurant vient confirmer la théorie du « recours à l'acte » de Claude BALIER).

-« l'usage de (ces) verbes de l'ordre du penser (appeler par l'a.c.d., comportement verbal : pouvoir parler, croire, penser etc...) témoigne donc d'un accès aux sujets à la mentalisation, à l'élaboration. Là pour le coup cela semble venir contredire la théorie psychanalytique sus citée de l'acte comme recours à un défaut de mentalisation. En fait j'essaierai de montrer plus loin que débarrassée du même logocentrisme inhérent au concept de cognition, la théorie de la mentalisation n'est pas mise en défaut, si comme le suggèrent ici les sujets par le biais de l'a.c.d, l'agir est autant une mentalisation que le dire et l'être. La rationalité n'est pas monolytiquement restreinte à la pensée (représentation, mentalisation, cognition) mais est diffractée. Ce sont là, les pathologies qui nous renseignent sur cette diffraction. L'aphasique a un défaut de la rationalité (mentalisation, cognition) du dire, l'atechnique un défaut de rationalité (mentalisation, cognition) du faire, le pervers et le psychotique un défaut de rationalité de l'être (de l'échange, de la communication et non seulement verbale) le névrosé un défaut de rationalité du vouloir (de l'expression de la décision verbale et non verbale). Atteint d'une faculté le patient (celui qui souffre) tente de compenser par une autre faculté à l'instar de l'aveugle compensant sa cécité sensoro-visuelle par l'olfaction, l'audition. Cette compensation développe à l'excès ses facultés restantes. Le clinicien perçoit cet excès et en déduit analytiquement le défaut.

C'est une autre manière de confirmer l'acte comme palliatif à la mentalisation, à l'élaboration psychique. Encore faudrait – il différencier dans « l'acte », l'activité technique, (un apraxique dit du déshabillage qui confond le pantalon et la chemise et qui tente vainement de l'enfiler sur ses jambes, peut bien avoir un désir meurtrier mais sa pathologie risque de fortement le gêner pour la mise en œuvre de celui-ci), de l'agir ou conation pour être plus précis conceptuellement, en tant qu'expression.

Et il serait heuristiquement intéressant de tester corrolairement au recours à l'acte ou autrement dit la libération de l'action, le recours au non acte (comme au non dit d'ailleurs) autrement nommé l'inhibition de l'action qui comme l'a montré Henri LABORIT (avec toutes les réserves épistémologiques à son sujet) peut être en sons avers tout aussi morbide et mortifère que son envers.

Les grecs anciens, pour qui par ailleurs j'ai une admiration sans détour, et la philosophie occidentale dualiste et linéariste, nous ont focalisé sur la pensée comme unique substrat de mentalisation ; la psychanalyse et le cognitivisme ont emboité le pas du judéo christianisme sectaire et missionnaire de la traduction grecque de la genèse : « au début était le verbe ! »

A le chercher partout comme blanche neige cherchait des nains, il est certain qu'on ne risquait pas de le louper.

Ce qui me fait revenir à l'intérêt de l'a.c.d dans l'optique d'une analyse de l'analyse (ou paire de lunettes), quand elle vient démontrer, ce qui avait été par avant discuté dans le groupe, la tendance à la validation du pré-construit des hypothèses, obstacle à la scientificité de la vérification.

Cette tendance à la validation loin d'être inhérente à cette recherche est le lot de nombre de travaux dans le domaine des sciences humaines, soit par quantophrénie statistique (pour reprendre le mot de SOROKIN) soit par qualiphrenie charismatique (pour le coup je crée un néologisme) selon que l'on soit comme le dit CYRULNIK adorateur du chiffre ou contemplateur du symbole.

Autrement dit, certes de façon provocatrice, c'est joliment conceptualisé ou c'est joliment compté mais c'est invérifiable ; c'est plus de la fable humaine que de la science humaine. Ceci dit une fable bien écrite peut être aussi voire plus heuristique qu'une démonstration scientifique absconse

L'exemple de la sollicitation appuyée de la trame E.C.L en ce qui concerne le rapport Alcool – Délit témoigne de l'induction des hypothèses vers la validation.

Une dernière observation de l'a.c.d (j'en omets un plus grand nombre) ressort à un pan important de la trame E.C.L impliquant les « intervenants » (passateurs, testeurs) et son pendant transfert, contre-transfert.

-« les analyses de la trame en situation montrent l'influence de la « fausse neutralité » des intervenants sur l'interlocution retranscrite. En effet le rapport entre l'usage des pronoms « vous », « je » et « il » atteste que certains intervenants ont retranscrit le propos du sujet à travers une prise de distance et que d'autres ont repris essentiellement le résumé de ces propos. Ces éléments mettent sur la piste d'une difficulté pour les intervenants de respecter la consigne de retranscription verbatim à laquelle le contenu et/ou la forme de la trame d'entretien ne sont pas probablement pas étrangères... ».

l'a.c.d. pour un clinicien formé à l'analyse réflexive enfonce des portes ouvertes, mais elle à l'avantage d'un préalable épistémologique, de poser un constat, tout positiviste qu'il soit, à partir duquel la théorisation peut se déployer corrolairement à l'investigation clinique, en articulant le qualitatif et le quantitatif.

Platon qui avait oublié d'être bête (mais pas peine à jouir, comme le fait remarquer l'excellent philosophe caennais Michel ONFRAY) différenciait le calcul du cumul (la liste, l'énumération), l'Analogia du Catalogos (l'analogie du catalogue, isn't !).

Longtemps j'ai pris pour des a.v.n.i (= auteurs vraiment non identifiables) les quantophrènes et les adeptes du catalogue, dans la mesure où comme le dit l'interprète de Socrate avec le calcul, on revient sur le compte au lieu d'énumérer, on arrête le compte, le compare à d'autres ; cela permet la proportion.

Pour quelqu'un empreint de psychanalyse et d'épistémologie clinique la débauche cognitiviste statistique de nos cousins canadiens me paraissait obsolète tout autant que leurs catalogues descriptifs et linéaires des faits et parcours délinquantiels des infracteurs sexuels.

Deux éléments m'ont amené à changer de point de vue, ce qui va dans le sens de la « traduction » dont parle Gagnepain entre les disciplines et écoles et l'empirie de Bruno GRAVIER. Ces deux moments de réflexions ont été possible dans la mesure où les rencontres créent transférentiellement une disposition d'écoute de l'autre plus attentive et plus ouverte. Dans un premier temps, on se dit que malgré l'affect l'écart de compréhensibilité persiste, puis le cerveau faisant des siennes, arrive la compréhension, (parcellaire faut pas rêver) sous forme de « fulgurance mathématique, » pour paraphraser B.Cyrulnik. le premier élément est arrivé lors du colloque international « temps psychiques et temps judiciaires » à Rennes quant André Mc Kibben à la suite de la conférence de Jean Proulx et de la mienne vint me dire sous le ton de la boutade « avec Jean on a eu droit à une orgie de chiffres (j'abondais en silence) avec toi on a eu droit à une orgie de concepts ! » même dit amicalement, comme ont dit, « ça calme ». Ça calme en premier lieu dans la mesure où mes références sont romaines en ce qui concerne l'orgie, et certainement plus alimentaires que libidinales dans l'esprit d'André (à ce moment précis, pour le reste je ne me prononcerai pas). La conséquence des

orgies romaines étaient étymologiquement apéritives (aperto, apero :ouvrir) autrement dit vomitives. (méfiez vous si l'on vous invite à l'apéro !). Traduction :j'avais gavé l'auditoire.

Nonobstant le fait que je savais au préalable que généralement une intervention nourrit plus le narcissisme de l'orateur qu'elle rend plus intelligent l'auditeur, cette boutade m'a amené à m'interroger sur ma résistance au cognitivisme et au catalogue comme d'autres sont résistants à l'analyse et à l'analogie.

« Résistes prouves que tu existes » dit la chanson, belle maxime pour le névrosé de base.

Le deuxième élément s'est produit cette année, en relation avec l'actuelle recherche.

Papy fait toujours de la résistance, je turlupinais du chef quant à l'intérêt de l'usage de statistiques dans cette recherche. J'eus plusieurs insomnies ayant trait au rapport du qualitatif et du quantitatif dans les recherches en sciences humaines et celle-ci en particulier, et les documentaires sur la chasse à 2h du matin sur TF1 ne m'apportaient pas l'apaisement souhaité. J'étais devenu un expert virtuel en montage et démontage de fusil, mais ça m'aidait guère dans ma tentative d'analyse (je serai gré au lecteur de ne point me transmettre ses commentaires sur mes distractions nocturnes, ou à l'onanisme qu'on peut).

Mon esprit s'éclaircit (cf Erklären de Hegel tout aussi intéressant que Platon mais tout aussi peine à jouir et n'aimant pas plus les odeurs que quelqu'un qui tient de haute responsabilité en notre beau pays) lors d'une discussion avec Geneviève COCO. Lui faisant remarquer mon étonnement sur le stakhanovisme statistique et l'hypertrophie quantitative dans les sciences de la cognition et tout particulièrement dans le domaine des infractions sexuelles, elle me fait remarquer à son tour que Marshall notamment alliait le qualitatif et le quantitatif.

Entre autre, cela me donna l'envie de lire et relire les écrits cognitivistes francophones avec une optique plus curieuse.

Qu'on ne s'imagine pas que je me suis converti, loin s'en faut, mais je suis aujourd'hui persuadé que des ponts sont possibles même théoriquement.

Ce détour personnel vient faire lien avec mes réflexions sur la notion de recherche et qualitatif (quantitatif, différence/dénombrement, dispersion/focalisation plus après.

En ce qui concerne la recherche actuelle, cela m'amène à évoquer analytiquement mais bien sûr subjectivement l'inscription universitaire, en l'occurrence le service de psychologie clinique de l'université de Liège.

Depuis plusieurs années l'ARTAAS a été invitée par, et a invité, des membres de ce service ce qui a débouché, entre autre pour eux, de la part notamment de Jean Philippe CORNET, à la production d'un opuscule sous forme d'une « étude comparative dans 15 pays de l'union européenne traitant des techniques et méthodes d'évaluation de la dangerosité et du risque de récurrence des personnes présumées ou avérées délinquants sexuels ».

Je n'ai pas lu le livre auquel a aboutit cette étude, mais le rapport que je suppose préalable.

Ce rapport, malgré les imperfections inhérentes à ce genre de travail, est à mon avis un intéressant catalogue, comme tel ouvrage ressource. Sans doute n'était ce pas la commande, y manque, à mon avis, cette référence à l'analogie qui permet à l'énumération de s'enrichir en s'articulant au comparatif et au proportionnel, sans quoi l'objectif épidémiologique reste quantophrène et rate la scientificité mathématique. Il n'empêche que cet ouvrage permet de confronter nos théories et pratiques et dut ce chatouiller ce que certains nomment l'impudence française, il n'est pas bonbec que de Paris.

Ajouté à cette étude et à l'apport de l'a.c.d, même avec les réserves d'usage, il me paraît important d'évoquer d'une part le « guide d'entretien clinique destiné aux délinquants sexuels en désaccord avec l'accusation, » et d'autre part l'ébauche d'un « modèle vulnérabilité-ressources. »

Aborder la négation sous l'angle de « désaccord » me paraît plus heuristique que sous l'angle du déni, ce pourtant que j'entends l'intérêt clinique de la conceptualisation du déni, du clivage et de la dénégation. Je ne peux me targuer d'être un germaniste avéré ou aguerri, pour autant que je reste surpris que le terme verweigerung, pourtant moins connoté que verwerfung, verleunung, verneinung, est moins usité mais semble mieux correspondre.

Le terme de désaccord permet à partir d'un constat positiviste de se donner épistémologiquement la possibilité de déconstruire, ce qui paraît unitaire et qui peut renvoyer à des pathologies ou normopathies diverses. Le terme déni (d'initiés) dans son univocité, à mon avis, forclôt le débat (Heinfried DUNKER et Bruno m'éclairciront j'en suis certain et m'éviteront des soirées chasse, pêche et tradition).

Le « modèle vulnérabilité ressources » provoque chez moi un intérêt particulier puisqu'il permet heuristiquement de concevoir la dialectique, en ses positions de réversibilité (un retour au grec que ne renierait pas Jean Pierre VERNANT), et thérapeutiquement de se dégager de la position augustinienne voir hystérique de stigmatiser les fautes de l'impétrant de l'agression. Encore que Augustin parlait de « Félix Culpa ». Reste que l'ébauche reste elle aussi, en l'état, du catalogue que je redoute (facile, bon d'accord). D'autre part ce modèle vulnérabilité ressources rentre en résonance avec le modèle vulnérabilité-dangerosité théorisé par Loïck VILLERBU.

II LA QUADRATURE DU CERCLE

« De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace » clamait Danton. Je ne sais si comme l'énonce l'adage, la chance sourit aux audacieux, il n'en reste pas moins que l'actuel travail du groupe de Lausanne participe à un joli challenge.

- établissement d'une trame d'entretien pluridisciplinaire et polymorphe,
- épidémiologique,
- heuristique et thérapeutique (avec la difficulté de définir le pré, le pendant et par conséquent le post thérapeutique),
- implicitement la conciliation théorique des écoles psychanalytiques et cognitivistes,
- prospective de la récurrence,
- évaluatif.

Si, sans l'apport financier du service de Bruno GRAVIER, je n'avais pu être in vivo dans ce bouillon de culture, je ne suis pas certain que j'eusse été dans les dispositions optimistes qui sont les miennes aujourd'hui par rapport à cette recherche.

Cependant, il me paraît actuellement dans l'utopie de résoudre des questions, qui vont devoir subir (c'est au demeurant en cours) un déplacement..

Heuristique et thérapeutique (recherche et soins)

Première pierre conjointement angulaire et d'achoppement, la question de la relation de la recherche et du soin.

Je n'ai, pour ma part, trouver mieux que FREUD pour évoquer le problème posé par la relation entre la recherche et la thérapie, l'investigation et le traitement.

a. Investigation et traitement

in Ratschläge für den Arzt (conseil aux médecins, technique psychanalytique).

« l'un des titres de gloire de la psychanalyse est de faire agir de concert l'investigation et le traitement, néanmoins la technique qui convient à l'une peut, à certains points de vue, être contraire à l'autre. Il ne convient pas pendant que le traitement se poursuit, d'en reconstituer la structure, d'en vouloir deviner l'évolution, d'en noter de temps en temps l'état présent, comme l'exigerait l'intérêt scientifique ».

Par ailleurs, dans l'introduction à la psychanalyse :

« ... nous pouvons grâce à la psychanalyse, comprendre ce qui se passe chez le malade, mais n'avons aucun moyen de le faire comprendre au malade lui-même... »

... doit-on en conclure que l'analyse de cas de ce genre soit à abandonner, parce que stérile ? Je ne pense pas. Nous avons le droit, même le devoir de poursuivre nos recherches, sans nous préoccuper de leur utilité immédiate. A la fin nous ne savons ni où ni quand le peu de savoir que nous aurons acquis se trouvera transformé en pouvoir thérapeutique. »

On a vu plus joyeux comme profession de foi, même si en français Sigmund Freud se traduit Sigismond Lajoi(e) et l'on est bien loin des postulats cognitivistes de « restructuration cognitive des schémas de pensées intéressées ou perverses » Ph Marshall (valeurs des programmes de traitement communautaires offerts aux délinquants sexuels remis en liberté).

Il en est, me semble-t-il du soin, comme de l'enseignement ; il faut du temps et du transfert.

Et l'exemple tout personnel du transfert amical pour commencer à cerner une question, à degré différent sans doute, vaut pour l'aménagement thérapeutique des facultés carencées ou détériorées du patient.

Cette question du transfert se retrouve au demeurant tout autant dans le traitement que dans l'investigation. Et le transfert ne renvoie pas uniquement à la figure parentale et par là à la filiation mais aussi à la figure conjugale et par là à l'alliance. C'est pourquoi la conception clinique d' « alliance thérapeutique » énoncée par Bruno GRAVIER et mise en application par son équipe est fondamentale.

L'utilité du soin et de la recherche n'est jamais immédiate, ce qui est difficile à faire comprendre à l'institution judiciaire et à la vox populi.

Bienheureux les simples en esprit qui pensent trouver heuristiquement ou thérapeutiquement des solutions selon le schéma inductiviste : cause – effets.

Le transfert est comme l'amour enfant de bohème, et son itinéraire est plus vicinal qu'autoroutier, avec des tours et des détours. « Comment trancher sur ce qui distingue cet amour de transfert inhérent à la situation analytique et l'autre transfert ! » S.Freud .

Il n'empêche que nous ne pouvons rester dans une position attentiste et comme le préconise Claude BALIER, sans pour cela trouver des pseudo réponses mythiquement immédiates, aller au devant de la demande pour susciter l'interlocution et par elle des réaménagements rationnels, qu'ils soient cognitifs

relationnels et/ou moraux donc médiats. C'est la conception me semble t – il de la « thérapie active » pronée par B.GRAVIER.

b Recherche et Transfert

Boris Cynulnik dans « la parole comme d'une molécule » me semble particulièrement pertinent dans le transfert heuristique.

« Au départ d'une hypothèse, il y a un éprouvé qui n'a rien à voir avec l'objectivité, c'est au contraire une démarche imminement subjective enracinée probablement dans notre inconscient... Je propose d'appeler (cela) le contre transfert de l'objet de science. Car même lorsque l'objet de science, l'objet de laboratoire, est épuré, théoriquement neutre eh bien à ce moment là il déclenche un éprouvé, une émotion qui va induire des réactions de fuite, d'hostilité, de confirmation, d'amour etc... Dans l'homme de science, il y a la science, bien sûr mais aussi l'homme avec un inconscient, une histoire, un contexte culturel. Même les mathématiques ou la physique théoriquement inaffectives, ne peuvent faire l'impasse sur l'organisation d'un inconscient. Il faut une réponse ou une explication à la non réponse, sinon l'angoisse guette, d'où des explications forcément rationalisantes pour justifier l'émotion ».

Ces explications forcément rationalisantes émergent aussi dans la crise, par exemple l'éprouvé du désamour ou du désordre amoureux (cf P.BRUCKNER) mais aussi dans la pathologie, avec leurs fonctions de compensation ou pour parler psycho dynamiquement des mécanismes de défense.

FREUD a implicitement découvert et montré que dans le processus du transfert l'objet de l'analyse soudain pénètre dans la situation de sujet qui analyse, où finalement l'analysant (psychanalyste ou non, thérapeute ou chercheur) et l'analysé non seulement sont consubstantiels mais se construisent l'un par l'autre.

« Jung » dans l'analyse du transfert – contre transfert propose une sorte de transfert en retour dans lequel c'est l'épistémologie même du psychologue qui est modifiée par la connaturalité de l'analyse (patient ou sujet heuristique).

Le patient ou le testé connaît beaucoup de choses de son analysant. « Dans le cas d'une psychanalyse il a perçu beaucoup de choses avant toute parole – le quartier – immeuble, le décor, les revues dans la salle d'attente, la renommée, les vêtements, les cheveux, l'attitude, le maintien du praticien.

Tout ce discours pré verbal communique beaucoup d'informations ». L'intervenant thérapeute ou chercheur n'est bien sûr jamais neutre, jamais objectif, il s'inscrit dans un contexte et heureusement il a des angoisses cela le rapproche de ses patients ou sujets d'expérience et lui permet l'échange.

a. Recherche et université.

L'université, ici à prendre au sens générique, sans présumer d'un établissement particulier.

La politique de l'universitaire parce qu'il est dans le monde du savoir est de contribuer épistémologiquement à le transformer (cf l'AUFHEBUNG de HEGEL) c'est à dire agir sur lui, pratiquer comme le dit J.GAGNEPAIN une indiscipline qui oblige à la redistribution du savoir.

La plupart du temps on va chercher le modèle de la science qu'on confond avec ce qui nous permettrait scientifiquement de faire des objets, d'où une importance considérable des sciences naturelles dans les méthodes d'apprentissage.

Dans la plupart des applications à l'homme, on se sert, notamment dans le modèle cognitiviste, des modèles antérieurement développés par les sciences naturelles (éthologie).

Ou alors on ne sert pour expliquer l'homme des modèles que l'homme lui même peut produire, c'est à dire

de ce qu'il fabrique pour l'ordinateur par exemple.

On explique l'homme, ou par son en deça, l'animal, ou par son au delà l'ordinateur.

Il n'y a pas de scientificité éternelle, pas plus que de civilisation ou société éternelle.

Le monde, le savoir est toujours à faire.

Par rapport aux sciences naturelles et à l'apport de BACON (phylosophia naturalis) nous sommes au moment fœtal des sciences humaines.

Comme l'énonce B. CYNULNIK « chez beaucoup de chercheurs, il y a un aspect autistique c'est à dire renfermé sur soi, ce qui correspond au désir de se recomposer un monde. Cela existe aussi dans les démarches scientifiques.

On voit beaucoup de scientifiques qui, en fait, n'ont pour ambition inconsciente que de confirmer (validation) la théorie, la thèse du milieu, que je nommerais la thèse du père, père réel ou père universitaire, directeur de laboratoire, père politique ou encore père fantasmé. Ils ont tendance à utiliser leur méthode au service de cette attitude fantasmatique. Pour eux la méthode scientifique, n'a pour fonction que de confirmer (et non vérifier) l'hypothèse. Cette démarche est idéologique et non scientifique, laquelle doit plutôt me sembler –il chercher la surprise. »

Notion de surprise et d'ouverture que l'on trouve par exemple chez Henri MALDINEY en psychiatrie.

Autrement dit, on peut repérer deux mouvements heuristiques, l'un conservateur ou la validation fait preuve (probation) : la démarche idéologique (mythique); l'autre progressiste ou l'on met sa théorie à l'épreuve de la vérification : la démarche épistémologique (scientifique).

B .C « dès l'instant où des scientifiques, politiciens, philosophes etc... répètent ou habitent la même théorie, ils s'adorent entre eux mais haïssent ceux qui en récitent une autre. La théorie prend une fonction de clan.

Cette attitude théorique brise la rencontre, et trop cohérente va réagir par l'excommunication, la déportation, la rééducation...

...Les seuls à avoir des certitudes sont les délirants »

Il y a une neutralisation de l'angoisse par l'acquisition de l'intolérance, de l'intransigeance qui réifie hystériquement l'exigence.

On se choisit un maître ou un leader qu'on admire, dont on aime les publications, les théories. On lui emprunte ses idées, souvent sans en avoir conscience. Elles trouvent un tel écho en nous qu'on les digère.

On les intériorise, comme disent justement les psychanalystes. On croit sincèrement les avoir trouvées en nous et on reproduit la parole du maître. Et lorsque quelqu'un n'est pas d'accord, on est scandalisé, au lieu d'être intéressé par ce désaccord, la théorie n'a plus qu'une fonction affective ».

«Quand quelqu'un partage mon opinion, j'ai l'impression de ne plus avoir qu'une demi opinion » Pierre DESPROGES.

a. Science/Mythe ; Magie/Ingénierie.

La binarité des visées heuristiques idéologie/épistémologie, mythicité/scientificité, validation/vérification rend compte d'une dissociation que l'on retrouve dans d'autres champs des sciences humaines.

Dans le champ de la clinique, on recense également des tenants d'une clinique dualiste et les tenants d'une clinique paradoxale.

Dans la médecine, j'y reviendrai plus loin, se distinguent deux grandes figures Galien et L'allopathie dans le dualisme, Paracelse et l'isopathie dans la paradoxalité ou la circularité.

La philosophie n'échappe pas à cette distinction. Comme le disait Alquié (rapporté par G.DURAND), les

philosophes occidentaux peuvent se classer en deux groupes, ceux qui coupent la vision des choses en deux et ceux qui recollent. Mais on peut ajouter que le philosophe occidental (à la temporo spatialité linéaire par ailleurs) ne recolle que pour couper par ailleurs.

Aristote dément bien un certain dualisme platonicien. Celui entre sensible et intelligible, la sensation et l'intellection mais recoupe (matière et forme, entre puissance et acte (impetus - conatus), entre vrai et faux.) Bergson prône bien contre Kant la « continuité » mais pour séparer soigneusement cette précieuse continuité, ce « moi profond » de la discontinuité du « moi superficiel ».

Ma vision sectaire de l'école cognitive m'amenait jusqu'à peu à la ranger dans le camp dualiste tandis que je concevais la psychanalyse dans le camp du paradoxe.

En fait, ni l'un ni l'autre mon général, les deux coupant et collant, validant ou vérifiant.

A ce point nommé, avant que de déconstruire épistémologiquement l'idée reçue et construite de distorsion, pour en redistribuer autrement le savoir est –il pertinent, me semble t – il de faire référence à Claude Levy Strauss.

Ce dernier, in la pensée sauvage, affirme : « au lieu d'opposer la magie et la science, il vaudrait mieux les mettre en parallèle comme deux modes de connaissance. « Il admet en même temps et sous le même rapport la synchronicité en l'homme de deux moments épistémologiques, l'un assimilable à notre bricolage, l'autre étant celui de l'ingénierie. A ces deux moments vient s'ajouter un troisième, qu'il appelle le modèle réduit, qu'est l'œuvre d'art.

Ces trois modes de connaissance et de mise en pratique de la connaissance se retrouvent analogiquement chez le clinicien dans sa théorisation et sa praxis.

Analogie de 3 visées : conservatrice ou l'on ramène le monde à soi (validation, confirmation des pré requis), Progressiste (vérification où l'on met notre Weltanschauung à l'épreuve) et

Esthétique où l'objet d'étude ou d'application compte pour lui même, dans une analyse sans souci de confirmation ou de vérification.

Du côté de la praxis : conservatisme du bricolage ou de la magie, progressisme de l'ingénierie ou de l'empirie, esthétisme de l'œuvre d'art ou plastique.

Du côté de la théorie : conservatisme du mythe (ramener le monde à nos mots), de l'idéologie (ramener le monde à notre théorie), progressisme de la science (mettre nos mots à l'épreuve), épistémologie (mettre notre théorie à l'épreuve), esthétisme de la poésie (le mot compte pour lui même), de l'anthologie (la théorie compte pour elle même).

Comme thérapeutes il nous est difficile hors fortanterie (voir même pédanterie) de nous faire passer pour ingénieurs, sans doute pouvons nous cependant au niveau foetal actuel des sciences humaines, tenter d'être des bricoleurs ingénieurs.

Le Q.I.P.A.A.S et l'E.C.L sont des tentatives, à mon avis, de bricolage ingénieurs.

III L'EXEMPLE PARADOXAL DES DISTORSIONS COGNITIVES

La notion de distorsion cognitive est intéressante à plusieurs niveaux heuristiques.

1. parce que je ne connais pas un clinicien, hormis dans des rapports de forces d'écoles de pensée, qui n'ait eu ce ressenti de distorsions, d'écart entre le patient et lui dans la relation par rapport à l'acte judiciaire et par conséquent à la (ou aux) victime(s), mais aussi dans la relation thérapeutique et son

- pendant, sa manière et sa conception d'être au monde (weltanschauung)
2. dans le rapport du normal au morbide, pour ne pas dire pathologique, en ce sens que l'école cognitive et neuro cognitive, montre exemples à l'appui le rapport biaisé que l'humain a avec la perception et la cognition. Ce qui fait poser la question de la spécificité des distorsions cognitives dans le cadre relatif aux infractions sexuelles
 3. a l'instar d'une déconstruction et d'une redistribution de la conception psychanalytique de mentalisation, voir du signifiant en son optique lacannienne, il paraît souhaitable d'interroger l'unicité du concept de cognition, afin d'être pragmatiquement plus opérant, et dans la construction d'un outil d'entretien (trame, questionnaire) et dans le rapport aux auteurs d'infractions et aux victimes d'infractions
 4. Selon les auteurs cognitivistes, une constante sera analyser plus loin entre « l'émotion » et les « fantaisies » avec la cognition comme en psychanalyse entre la mentalisation avec l'agir(acte) et le pulsionnel.

En ce qui concerne le rapport du morbide ou du déviant (médical ou pénal), les termes que l'on relève, de façon non exhaustive peuvent être par exemple Ph Marshall : « distorsions cognitives, schémas de pensées intéressées ou perverses », Sternac et Quinsey : « idées aberrantes (par rapport à la victime), perceptions erronées, idées et comportements inconvenants, D.Robinson « comportement inconvenable envers les femmes », A.Gordon et F.Porpino : « Perception déformée de la réalité ». A. Mc Kibben : « fantaisies déviantes » etc...

De J.Aubut à J Proulx les notions incontournables de distorsions, d'inconvenance, de déformation etc...(hormis peut être chez S. Lemire (institut de Criminologie de Montréal) vont venir pointer (si je puis me permettre) l'écart et son corrolaire, la mesure de l'écart entre l'expression du sujet infracteur d'avec l'acceptation conventionnelle de l'échange et l'acceptabilité du discours.

Comme me le disait un infirmier, un jour, « avec certains de nos patients délinquants sexuels, il y a toujours une couille dans le potage, je ne sais pas s'ils sont cons ou s'ils me prennent pour un con ! » Formule hussarde certes, mais qui a le mérite de montrer la saisie d'un écart et du malaise transférentiel que celui ci engendre.

La distorsion cependant ne se rencontre pas qu'au détour du thérapeutique ou du médico légal. Une étude publiée par Richard Mc Nally, de l'université de Harvard (Cambridge, Massachussets, USA) montre que des mémoires traumatiques aussi improbables que l'enlèvement par des extra terrestres provoquent des réactions physiologiques comparables à celles provoquées par des mémoires traumatiques vérifiables et plus conventionnelles comme les souvenirs de combats au Vietnam. Vertige cognitif : non seulement notre cerveau nous trompe, mais notre corps tout entier ne peut s'empêcher de le croire.

« vous croyez, dit l'auteur, que votre cerveau d'homo sapeins est conçu pour analyser les informations reçues de façon rationnelle ? Loin s'en faut ».

Le psychologue et économiste, Daniel Kahmeman, Israélo américain de l'université de Princenton aux USA, s'attache depuis plus de quarante ans à démontrer combien la cognition humaine est fondamentalement biaisée, une réalité qu'il faut nécessairement (apodictiquement pour causer épistémologie) prendre en compte pour prédire la dynamique des échanges entre individus.

L'homo economicus, cet être, si cher aux financiers, censés être parfaitement doué pour l'arbitrage et agir en permanence de façon rationnelle, n'est en réalité qu'un mythe. Dès les années 1970 il avait énoncé la propension des individus à être plus affectés par la perte que par le gain.

Cette dissymétrie, pour reprendre l'expression aristotélicienne, a confirmé combien cette « aversion » pour

la perte est coûteuse.

(Nous verrons plus loin en quoi saisir dialectiquement l'aversion en rapport à la fascination, comme la dynamique éthologique attraction/répulsion amène à optimiser l'analyse cognitiviste).

L'investisseur, donc dans l'étude sus citée, marque une tendance à conserver dans son portefeuille les titres les moins performants pour ne pas souffrir de leur vente à perte. Il préfère en vendre d'autres, aux rendements pourtant meilleurs. Résultat : la rentabilité des titres conservés est, en moyenne, inférieure de 3.4% à celle des titres vendus.

Une névrose des chèques, en quelque sorte, qui rend compte de l'inhibition de l'action, de la décision que nous postulons épistémologiquement dialectiquement inverse à la libération de l'action, précédemment évoquée en rapport à l'agi, à l'acte, comme recours au défaut de mentalisation.

Au delà des singularités individuelles, nombre de neurologues et neuropsychologues soulignent avec force combien notre cerveau est fondamentalement biaisé.

Ainsi en est-il de la perception visuelle. Pour Kevin O'Regan (laboratoire de psychologie expérimentale de Boulogne-Billancourt) « la plus grande illusion reste la qualité du monde perçu sans commune mesure avec celle de l'image rétinienne ».

Le mécanisme de la vision n'est pas le seul en cause : les systèmes auditifs et olfactifs ne présentent pas non plus un enregistrement objectif des sons et des odeurs extérieurs.

C'est le cas par exemple lorsque le cerveau baigné de bruit urbain permanent soustrait instinctivement le son régulier des voitures, ou en milieu rural lorsqu'il élimine pour l'autochtone les odeurs d'épandage de lisier, voir du Chanel n°5 chez les indigènes de la Jet Set.

Un autre biais perceptif (gestaltique), débusqué expérience à l'appui par Aurore Capelli et Isabelle Israël, du laboratoire de psychosociologie du développement de Paris, révèle que le temps semble passer plus vite lorsqu'on accélère, ceci en symétrie avec les physiciens qui énoncent que cette sensation est parfaitement compatible avec la théorie de la relativité générale, à ceci près que la « distorsion » temporelle est beaucoup plus forte que celle prévue par Einstein.

Selon les deux chercheuses, ce résultat montre que l'organe propre à percevoir gestaltiquement le mouvement, c'est à dire le système vestibulaire qui se situe dans l'oreille interne jouerait un rôle dans la perception temporelle. L'impression du temps qui passe résulterait d'un ensemble de processus complexes, propres à fausser le rythme de la temporalité.

Loin d'être dégradantes, les illusions cognitives seraient plutôt la marque de l'intelligence, ce qui paradoxalement marque l'intellection (mentalisation, cognition, rationalité). Car si dans le domaine du raisonnement, la recherche d'exactitude peut être justifiée, il est d'autres domaines où elle s'avère tout bonnement nocive ! L'erreur n'y est alors plus simplement le meilleur des compromis, elle devient la condition indispensable à la survie.

Nous vivons, écrit Jean Bullier, dans un monde d'images qui n'est en fait que l'interprétation de la réalité, entièrement fabriquée par notre cerveau. Il nous faut nous faire à l'idée que toute vision est illusoire, distordue. Notre cerveau n'a de cesse de modifier les informations transmises par l'œil, et que la sensorialité visuelle est à l'instar des autres esthésies auditive, tactile etc...

Le cerveau développe en particulier un mécanisme bien connu appelé pensée magique ou mythique, consistant à attribuer des liens de causalité entre des événements qui en réalité n'en ont aucun. Ces liens dits magiques ou mythiques ont peut être à voir avec le syncrétisme de l'échange que dénote S.Ferencsi dans la confusion des langues ou l'adulte discrimine et incrimine faussement les statut et position de l'enfant dans

le transfert amoureux. Syncrétisme que relève par ailleurs l'école cognitive dans les concepts de pensées perverses, idées aberrantes, perception déformée de la réalité, perception erronée, etc...

Ceci suppose pour le chercheur de discriminer l'illusion (ou distorsion) normale, ou plus exactement syncratique, d'une distorsion morbide. Déjà Aristote se confrontait à ce problème, dans l'« homme de génie et la mélancolie, » lorsqu'il évoquait l'omalon et l'anomalon (omalie, anomalie) remarquant par ailleurs ce qui a été traduit par la constance de l'inconstance autrement dit l'omalie de l'anomalie, l'équilibre du déséquilibre.

Tout le paradoxe est là ; le cerveau ne manque pas de raisons de déraisonner. Son illogisme est somme toute logique. Le refus de la perte évoqué par D. Kahneman, l'inhibition de l'action (le renoncer à agir) énoncé par H.Laborit et l'attente de la fin d'une situation désagréable ou son inverse le recours à l'acte (la libération de l'action) théorisé par C.BALIER méritent certainement un détour d'analyse épistémologique pour différencier le syncratique, le critique et le pathologique, autrement nommés : le normal, la crise, la maladie.

Revenons en à la question des distorsions cognitives et particulièrement à l'illusion visuelle. Le fait de découvrir que le cerveau biaise, notre perception visuelle nous oblige à nous interroger sur la question de la gnose et de l'esthésie (autrement nommée perception et sensorialité).

La gnose visuelle n'est possible que dépendamment à l'esthésie visuelle sans pour autant s'y confondre.

Un aveugle est par carence ou détérioration un anesthésié visuel, comme un sourd est un anesthésié auditif.

Il ne peut percevoir ce dont il n'a pas eu ou n'a plus la sensorialité.

Pour autant peut on dire qu'il n'est pas capable de gnose (de perception) ? non, nous démontre la clinique neurologique des agnosies visuelles, (rappelons que c'est Freud qui a théorisé le concept d'agnosie comme trouble de la représentation de la chose en rapport à l'aphasie comme trouble de la représentation du mot « contribution à la clinique des aphasies 1891 »).. L'agnosique visuel n'a pas perdu dans la vision, la sensorialité visuelle (il voit), mais la perception en cela qu'il ne peut percevoir les formes des choses qu'il voit. L'agnosique a perdu la gestalt autrement dit ce qui schématise visuellement les objets.

C'est le schéma perceptuel qui est ici en défaut et non l'esthésie visuelle comme nous le rappelle K.O'Regan quand il annonce « la plus grande illusion reste la qualité du monde perçu sans commune mesure avec celle de l'image rétinienne ».

L'agnosique a perdu (détérioration) ou n'a pas eu (carence) la fonction neuro corticale perceptive (gnosique). Les études neurologiques analysent les conséquences des traumatismes cérébraux (les cérebro-lésés), des détériorations neuro-corticales. En cela la nomenclature freudienne, pré psychanalytique en son acception actuelle, reste d'actualité et n'est pas démentie par des neurologues de la pointe de LURIA ou de SACHS (l'homme qui prenait sa femme pour un chapeau) : L'agnosique montre un trouble de la représentation perceptive de la chose, de l'objet représenté. L'aphasique montre un trouble de la représentation conceptuelle du mot, du « signe », pour parler comme F. de Saussure ou Jakobson. Qui plus est ces études montrent expériences à l'appui la transformation dialectique de l'objet en signe, du concret en abstrait (en caricaturant).

De même que le percept transforme, donne forme au sensoriel, le concept s'abstrait de l'objet concret en le désignant.

Autrement dit pas de mots sans percept ni de percept sans sensoriel.

Mais chacun garde ses capacités indépendantes comme le montre les anesthésiques qui ne sont pas agnosiques et inversement, les aphasiques qui n'ont pas perdu la capacité de représentation de la chose (ils peuvent voir et percevoir un objet, un verre sur une table par exemple, mais sont incapables de la désigner).

Paradoxalement, une capacité peut compenser le défaut d'une autre à l'instar d'une esthésie visuelle compensée par les esthésies auditives, tactiles, olfactives.

Des agnosiques visuels incapables de percevoir un verre sur une table mais ayant leur faculté langagière intacte peuvent de nouveau le percevoir lorsque quelqu'un près de lui le désigne. Autrement dit le concept compense le défaut de percept en certains cas.

Mais dans les deux cas l'illusion, la distorsion nous guette, distorsion de schématisation perceptuelle (ou perceptive) mais aussi de la pensée concrétisée conceptuellement.

Et encore ici dans cette dialectique nature perceptuelle, culture conceptuelle et conceptualisée n'est pris en compte dans les champs de la rationalité que celui de la pensée, du cogito pour parler comme Descartes.

On peut déraisonner ailleurs que dans le perceptif et son pendant culturel cogitatif, et la clinique nous demande de nous interroger sur les déraisons (distorsions) raisonnables (normales) et les déraisons irraisonnées (pathologiques). Par ailleurs l'irraisonné et le raisonnable ont des raisons que la raison ignore (pour plagier B.Pascal : « le cœur a ses raisons que la raison ignore » ou J.C Maleval : « les crimes immovités ne sont pas sans raison »). Omalie des anomalies dirait Aristote.

Hors exhaustivité, les exemples de décision dyssymétrique dans le champ économique boursier (aversion de la perte) et de distorsion temporelle précédemment évoqués nous incitent à dissocier

1) le naturel du culturel (le biologique de l'anthropologique) tout en notant leur lien dialectique.

2) les différents champs inhérents à la rationalité :

	Pensée Logique	Art technique	Echange sociologique	Décision asciologique
Culturel				
Anthropos	locution (énonciation)	fabrication (transcription)	interlocution (traduction)	expression (interprétation)
Naturel Bios (fonctions)	Percept (gnosie)	Geste (praxie)	Corps (somasie) Incorporation Proprioception	Pulsion (boulie) Emotion

L'illusion visuelle est inhérente à la gnosie ou schéma perceptuel.

La dissymétrie décisionnelle à la capacité culturelle de faire du choix.

La distorsion temporelle inhérente au schéma corporel.

L'illogisme de la décision n'étame pas la logique de la pensée comme celle qui se remarque dans l'aphasie.

La distorsion du schéma temporel (corporel) ne peut se confondre au trouble du schéma perceptuel chez l'agnosique.

3) Pathologiquement le lien Perception – pensée peut être atteint mais il existe toujours, même en défaut, par exemple chez l'agnosique qui compense son défaut perceptuel par sa capacité de pensée conceptuelle.

4) Si la psychopathologie (à entendre comme l'analyse du fonctionnement défectueux de la psuké) nous enjoint à dissocier les fonctions et facultés et les différents champs auxquels ils affèrent, elle montre qu'elles interfèrent :

- naturellement le mouvement qui se retrouve dans la cinésie (motricité) inhérente au geste, interfère comme le montre l'étude d'Aurore Capelli et Isabelle Israël, le schéma corporel dans le vécu temporel.
- Culturellement lorsque la décision axiologique interfère, et s'appuie sur, la pensée logique. Ce que la psychanalyse et tout particulièrement Anna Freud a remarqué dans la « rationalisation » comme mécanisme de défense.
- Claude Balier, me semble t-il en filiation à « l'agieren » freudien, par sa théorisation du recours à l'acte (agi) montre l'interférence, de l'échange et de la décision à travers la conation (mise en acte de la pulsion, de la puissance pour parler comme Aristote « Impétus conatus »), fut – ce cette décision d'agir irraisonnée déraisonnable et inconsciente. Ce recours à l'acte montre comme l'auteur l'indique une déliation de l'échange qui se compense chez l'agresseur par une libération de l'action pour lutter contre l'angoisse d'anéantissement quand généralement la victime réagit par l'inhibition de l'action, l'inscrivant dans une passivité, un subi des événements qui fait probablement le lit du traumatisme psychique.
- Nombre d'histoires narrées par les patients infracteurs sexuels nous amènent à penser qu'il n'y a pas de rencontres agresseur - agressé dues au hasard et qu'en deçà du contexte il y a conjonction morbide de deux vulnérabilités psychiques se positionnant l'une de façon active, l'autre de façon passive.

De façon dualiste on peut penser que pour être traumatisé de façon contingente, il faut être traumatisable par essence, tant il est vrai qu'il existe des agressés sériels, comme il existe des agresseurs sériels qui à leurs corps et cœurs défendants se retrouvent de façon récurrente dans les emmerdes.

Cependant les anamnèses de nos patients s'inscrivent souvent, en accord avec le « modèle vulnérabilité ressources » de C.Mormont, dans la réversibilité de la position dominant - dominé dans l'échange, interféré à l'expression actif – passif dans la conation, passant des unes aux autres à des moments différents de leur histoire et de leurs rencontres.

- Dans le champ médico pénal et tout particulièrement celui des infractions sexuelles se marque l'interférence des plans de l'échange et de la conation, de l'incorporation et de l'émotion.

L'émotion idéatoire, autrement dit le fantasme interfère l'échange (rapport à l'autre, relation à autrui) et par là le rapport à l'altérité, analogiquement à l'émotion agie.

L'expression peut être actée comme verbale. Le fantasme peut être exprimé comme réprimé ; inhibé ou libéré. Il peut faire office de « compromis psychique » pour reprendre l'expression de Bruno Gravier, mais aussi être déclencheur lorsqu'il envahit l'esprit, d'une conation agressive, destructive.

L'importance du fantasme exprimé est plus particulièrement relevé en son obédience psychanalytique par André Ciavaldini.

André Mc Kibben relève dans une analyse cognitive et distributive cette question au travers des « fantaisies déviantes ».

Normalité, crise, pathologie, déviance.

La clinique psychopathologique montre que s'il y a une analogie de fonctionnement entre les différentes fonctions biologiques et facultés anthropologiques, l'analyse des pathologies nous invite à en dissocier l'unité topique qu'on la nomme : cognition, mentalisation, rationalité.

Elle nous invite à nous dégager aussi du phénomène circonscrit à un champ d'expérience heuristique ou d'exercice professionnel (thérapeutique, juridique etc...), autrement dit à ne pas restreindre idéologiquement l'objet d'étude au lieu où on le perçoit, on le conçoit, on le construit.

L'exemple des illusions ou distorsions visuelles, temporelles, décisionnelles normales ou normopathiques illustre cette problématique qui nous oblige à rechercher ce qui spécifie les distorsions normales, des distorsions morbides ou des distorsions déviantes ; comme cela nous oblige à chercher la spécificité des

conations dans les scénari d'érotisation ou de violence pour reprendre l'expression de Claude Balier.

Le fantasme suit le même chemin : En quoi le fantasme comme émotion pensée se spécifie t –il chez les infracteurs sexuels ? Et en quoi son étude est elle heuristique ?.

D'autre part, pourquoi restreindre les objets fantasmés au sexuel ? Hormis dans une condensation pansexualiste le fantasme en son rapport à l'imaginaire peut se rapporter à d'autres objets. Fut –il ciblé sur l'échange, il peut être lubrique, érotique mais tout autant agressif, cruel, destructeur.

Loïck Villerbu montre bien qu'il y a un « polymorphisme délinquantiel », autrement dit que l'acteur délinquant n'agit pas de façon uniforme, de manière univoque. Il y a beau temps par ailleurs que la psychanalyse à démontré le polymorphisme et la réversibilité hystérique.

Geneviève COCO lors de la recherche à partir notamment de l'analyse cognito discursive, corroborant en cela l'intuition des cliniciens, prône que le sexe n'est pas le nœud du problème et qu'en accord, pour le coup, avec les analyses cliniques de maints bords, on dénote un éclectisme des personnalités et des comportements dans l'univocité infraction sexuelle.

« L'analyse sérielle », défendue par loïck Villerbu, développe par ailleurs l'hypothèse d'un fonctionnement récurrent où le sexuel n'est qu'un dénominateur partiel et non le dénominateur commun des modus opérandi et modus vivendi de l'infracteur.

Cette analyse recoupe l'analyse des pathologies prévalentes développée par Claude Balier où le scénario des perversions sexuelles se distingue du scénario des perversités sexuelles, où pour reprendre la reformulation de Bouchet Kervella dans le premier cas le sexuel est un élément (et pas l'élément) d'une configuration de détournement du rapport de l'altérité quand dans le deuxième cas le sexuel est un des éléments d'une configuration de destruction d'autrui.

C'est analogiquement le point de vue que défend Loïck Villerbu dans la recherche « appags » dans la comparaison des vols dans un habitat par détournement (escroquerie) d'un ou plusieurs objets ou par effraction et destructivité (vandalisme) de l'habitat lui même.

Certains délinquants circonscrivent leur conation à un mode sériel quand d'autres inscrivent leur agir dans une graduation de gravité, qui comme le fait remarquer A.Ciavaldini, peut aller du vol ou de l'exhibition sexuelle simple au viol et au meurtre.

Que montrerait à l'instar des distorsions cognitives normales une étude des fantasmes, sexuels et autres, des mises en acte normopathiques ?.

L'écart ressenti dans les cliniques thérapeutiques, juridiques et didactiques entre l'éprouvé exprimé du sujet et celui de l'investigateur n'est pourtant pas un fantasme, et correspond bien à une réalité fut – elle cliniquement construite.

Il appert que les notions cognitivistes de distorsions, de fantaisies ainsi que celles psychanalytiques de défaut de mentalisation, de fantasme, d'agi, peuvent non se confondre mais s'articuler dans la traduction.

Traduction qui suppose prendre en compte les différences sociologiques et historiques de chacun, ainsi que leurs propres épistémologies (savoirs construits).

La conception du paradoxal des illusions qui permettent l'intellection est me semble t – il ce qui permettrait d'optimiser le bénéfice des études cognitivistes, pour moi, actuellement trop dualistes et linéaristes.

Une dernière question d'actualité se pose ; de quelle distorsion cognitive souffre Georges W.Bush quand il énonce le 25 mai 2004 à la Maison Blanche « je suis content de serrer la main d'un brave citoyen irakien qui a eu la main coupée par Saddam Hussein ! »/

IV MONOCHRONIE et POLYCHRONIE

L'analyse d'E.T.HALL (ethnologue systémicien américain) qui suit, a fait l'objet d'une conférence de Jean Motte, dit Falisse (criminologue belge) aux Journées SMPR 2003 à Perpignan.

« ... les blancs d'Amérique sont prisonniers de leur propre système spatio temporel : j'appelle « Monochronie » le temps des américains, c'est à dire que les américains, quand ils sont sérieux, préfèrent généralement ne faire qu'une chose à la fois, ce qui implique une certaine forme de programmation implicite ou explicite. Nous ne nous conformons pas tous à ces normes monochrones. Néanmoins, des pressions sociales ou autres obligent des américains à respecter ce cadre, mais quand ils ont affaire à des gens appartenant à d'autres cultures, la structuration différente crée d'importantes difficultés.

La monochronie (temps M) et la polychronie (temps P) représentent deux modes différents d'appréhension du temps, de l'espace et de l'encadrement de l'activité. Le temps M met l'accent sur les horaires, le découpage et le rendement des activités. Les systèmes P se caractérisent par la multiplicité des faits se déroulant simultanément" »

Il est certain que nos cousins canadiens, nonobstant leur usage de langue de molière et du tabernacle, montrent dans leur abord clinique, l'empreinte américaine et du temps M. La temporalité M se retrouve dans leur programme bien sûr mais aussi dans le mode linéaire et distributionniste ou l'analyse des faits, comportements, parcours et anamnèse s'érige en successivité (ex. grammaire générative de Noam Chomsky ; parcours délinquantiel de Jocelyn Aubut etc...).

Cela donne une impression d'hémilogie comme d'hémichronie.

Une autre approche anthropobiologique amène à entrevoir le temps comme le savoir (et son pendant de théorisation) comme circulaire, dynamique, réversible. Ces deux modes opposés dans des querelles d'écoles pourraient pourtant en se traduisant s'enrichir.

La thérapie notamment psychanalytique montre qu'à la successivité il faut substituer, un tas de boucles, la circularité, prendre en compte la réversibilité, car quant bien même on revit son histoire, on est encore dedans. L'abord familialiste systémique ou psychanalytique (cf les articles notamment de B.Savin ou S.Baron-Laforet) montrent qu'il n'est pas vrai que les générations se succèdent, elles vivent ensemble dans l'actualité. C'est pareil scientifiquement, que l'on prenne les sciences par un bout ou par un autre, que l'on fasse des sciences aristotéliennes ou modernes, des sciences humaines ou des sciences naturelles de l'homme (comme l'éthologie humaine de B.Cyrulnik), on ne peut échapper à la circularité.

Comme l'écrit E.T.Hall « les tenants du temps P insistent sur la vocation à mener des transactions à bout plutôt que sur l'adhésion à des programmes (programmation horaire, spatiale...). Le temps P apparaît comme beaucoup moins concret que le temps M.

A l'étranger, les américains éprouvent une tension psychologique dans de nombreuses circonstances lorsqu'ils se trouvent confrontés des systèmes P en Amérique latine ou au Proche Orient. Dans les pays méditerranéens sur les marchés ou dans les magasins, chaque client cherche à attirer l'attention pour être servi le premier. Aucune file d'attente ne se forme et pour les européens du nord ou les américains, tout n'est que brouhaha et confusion où tout est continuellement bouleversé.

Par contre en occident, la planification qui aboutit au découpage de nos activités nous permet de nous concentrer sur une chose (de façon dualiste) à la fois, mais vue l'importance du contexte la programmation implique le choix de ce qui sera perçu et observé et du nombre d'éléments ou d'événements (d'où le rapport hypertrophié aux statistiques) dans un temps donné. Les inclusions ou les exclusions dans le programme constituent un système d'établissement des priorités pour les personnes et les fonctions... L'espace et son organisation indiquent également l'importance d'une personne et sa place dans la hiérarchie... Pour les

hommes à temps M, élevés dans la tradition du nord de l'Europe, le temps est linéaire et segmenté... l'horaire monochrome fonde un système de classification... le temps et l'espace fonctionnent l'un par rapport à l'autre... l'espace (ou l'utilisation de l'espace dans la transcription, l'écriture) sont étroitement prisonniers du système de hiérarchisation bureaucratique.

Dans le temps P le principal inconvénient du système est l'augmentation des tâches (et son corollaire la dispersion) »

Et E.T HALL de conclure : « De nombreux américains font l'erreur de confondre leur programme avec la réalité ». Personnellement je dirais plutôt : de construire leur réalité en fonction (validante et magique) de leur programme.

C'est me semble t-il le principal problème car de fait les tenants du programme radicalisent ainsi leurs positions et tentent de l'imposer, comme des voyageurs de commerce, sans le traduire et se mettre dans une position d'ouverture, seule susceptible d'enrichir l'autre et s'enrichir de l'autre.

Linéarité et Circularité

Le risque des analyses dualistes et linéaires est de rester dans la description, le catalogue, la liste, l'énumération de faits, de traits, de comportements, de phénomènes sans réflexivité phénoménologique sur le cadre d'investigation.

Le risque des analyses réflexives, c'est de tourner en rond, d'ériger l'abstrait jusqu'à l'évanescence, comme la théologie chrétienne se posait la question du sexe des anges ; de retourner de la clinique empirique à la philosophie. Or comme le font remarquer des philosophes comme Michel Onfray, des cliniciens comme B.Cyrulnik : les philosophes nous ont fait croire que la pensée pouvait être absente du corps et complètement indépendante des émotions ; comme commun dénominateur de Platon à Kant, aidé par le radicalisme religieux, la phobie de la chair. Phobie qui persiste dans l'idéologie de la culpabilité comme princeps juridique et thérapeutique et qui fait persister l'analyste dualiste de la physicalité et de la spiritualité et ainsi s'inscrire dans le linéaire, le segmentaire.

La psychologie clinique nous invite pourtant à la circularité analytique. Nous savons bien que , par exemple, pour un poil, un mot, un regard, nous passons de l'angoisse à l'extase, de la mélancolie à l'agitation euphorique, de l'inhibition à la libération et inversement, du pôle vulnérabilité au pôle ressource pour parler comme C.Mormont.

Ce n'est pas en soi révolutionnaire puisque Parnénide pensait déjà en couple d'opposés.

Comme l'évoque B.Cyrulnik « on devrait toujours observer l'objet vivant sous formes de couples d'opposés, le bénéfique et le maléfique (et non le bénéfique ou le maléfique, le corps ou l'âme, l'un n'allant pas sans l'autre car se définissant dans la réciprocité dialectique), l'individu mourant mais transmettant la vie... Dans la biologie et dans le cerveau même, les stimulations ou les molécules qui provoquent le plaisir sont très proches des stimulations ou molécules qui provoquent la souffrance... ».

D'autre part le déséquilibre permanent (omalon de l'anomalon) est à la fois source de ce qu'il y a de plus horrible (destruction, meurtre etc...) et de ce qu'il y a de plus beau (invention, création, poésie etc ...)

Allopathie et Isopathie

Deux grandes figures médicales vont influencer, et influencent toujours l'art thérapeutique et peuvent en cela nous aider à articuler les positions dualistes et dialectiques. Ces deux figures sont GALIEN et PARACELSE. Galien à la suite d'Hippocrate de Cos est le promoteur de l'axiome « contraria contrariis curantur », la théorie des contraires qui s'exerce encore aujourd'hui dans la médecine « allopathique ».

Dans l'allopathie, la thérapeutique découle du principe que la maladie est guérie par ses contraires. Les causes de la maladie doivent être principalement cherchées dans les changements brusques, contraires à l'habitude, qui entraînent un déséquilibre. La thérapeutique cherche alors à rétablir l'équilibre initial, si possible graduellement. Comme le fait remarquer le médecin épistémologue François Dagognet (in la raison et les remèdes), le traitement se propose de guérir le mal plus que de le circonscrire en son essence (théorie du locus morbi).

Ph. Marshall s'inscrit dans cette visée allopathique de rétablir l'équilibre initial quand il affirme : « il faut avoir recours à des méthodes de « restructuration cognitive » », mais s'en écarte sur la question de la guérison « il faut se souvenir que les programmes de traitement ne peuvent guérir les tendances déviantes des délinquants sexuels, le traitement n'élimine pas le désir ou l'impulsion de commettre une infraction sexuelle ; il ne fait qu'apprendre au délinquant à les maîtriser ».

Lacan lui énonçait « la guérison est au delà du soin » sans prétendre à définir un lieu de résolution des troubles, mettant cependant, comme le fait Marshall, en avant le désir.

L'apport de Claude Balier, à mon avis fondamental, est de postuler que si le comportement et l'agi « agression sexuelle » s'expriment par le pulsionnel (désir et impulsion sous l'acceptation de Marshall), le principe du trouble n'est pas le désir ou la pulsion.

Cet antagonisme, répétons le, n'est pas irréductible et la confrontation, sous l'angle de la traduction, doit enrichir ces analyses différentes.

Chaque camp, chaque école à tendance à valider sont point de vue à l'aune de l'efficacité de son traitement dans l'idéologie inductiviste : que les effets du curatif sont en lien direct avec la conception qu'il ou qu'elle a du trouble. C'est sans compter sur l'appropriation transférentielle du patient, client, justiciable etc... de la thérapeutique proposée.

L'allopathie, comme l'isopathie, sans parler de l'homéopathie en médecine somatique, peuvent quantifier le résultat de l'efficacité de leur traitement. Est ce que cela en donne l'explication ?.

C'est par rapport à cette question que l'élaboration clinique et philosophique de Paracelse est heuristique. Ce dernier, né à Zürich (tiens un médecin suisse ! y aurait t – il un clin d'œil de l'histoire, avec un médecin de Lausanne ?) a joué un rôle considérable dans l'histoire de la médecine, la philosophie et les religions entre le moyen âge et l'époque moderne. S'il a ouvert de nouvelles avancées à la science, il fut également alchimiste et théolingien. L'heure était à l'époque à l'éclectisme et à l'ouverture plus qu'à la fermeture des spécialisations actuelles. Il fut un « penseur qui réfléchit sur son art » (un épistémologue avant l'heure) selon les mots de Giordano « le premier qui ait de nouveau considéré la médecine comme une synthèse thérapeutique et philosophique ». Il a orienté vers la thérapeutique, l'alchimie qui s'épuisait magiquement dans la transmutation des métaux. Il a défendu à une époque d'obscurantisme religieux le rôle thérapeutique des sorcières. Il s'est présenté comme le père de la médecine hermétique, c'est à dire non pas une médecine incompréhensible, mais une médecine nomade et exégétique de ce qui paraît incompréhensible (Hermès dieu grec étant le messager et l'interprète des dieux).

Sa théorie des correspondances a permis de décrire le rapport des organes et du monde extérieur. Il a donné une place centrale à ce qu'il appelait les maladies invisibles, à l'époque appelées délires de la foi et de l'imagination.

Autrement dit, et on l'a curieusement oublié dans nos savoirs endormis, il fut le précurseur de ce que l'on nomme aujourd'hui psychiatrie et psychologie.

A la différence des « contraria contrarij curantur » allopathiques (traitement du mal extérieurement par son contraire) il propose le « similis similibus curantur » isopathique (non plus chercher le contraire mais s'associer à l'ennemi intérieur, ce que des siècles plus tard Freud reprendra à son compte).

La correspondance entre la maladie et son remède est telle que Paracelse n'hésite pas à donner le même nom à l'un comme à l'autre, faisant en cela un retour au « Pharmakon » grec. L'observation empirique que Paracelse, , montre que le mercure est le prototype de l'entité pathogène par excellence. Le mercure est un poison qui provoque paralysie, corrosion, tumeur. Cependant ce poison mercurien peut devenir remède lorsqu'on amoindrit la vie du poison, alors il est purgatif sous sa forme de "« mercurius vitae ». C'est donc bien d'une observation empirique, analogue à celle de Bacon de la « philosophia naturalis », toute positiviste qu'il s'agit, de même le vitriol, selon le dosage approprié est soit laxatif soit astringent. C'est la substitution répétons le à la médecin galénique des contraria qui traite les qualités par leur contraire quand la médecine isopathique part de la qualité elle-même et de sa capacité de réversibilité dans ses effets.

En fait nous nous retrouvons aujourd'hui dans le dilemme de l'articulation d'antagonismes pour éclairer nos investigations et nos traitements, pour reprendre la formule freudienne :

- dualisme / paradoxal,
- linéarité / circularité,
- validation / vérification,
- catalogos/ analogia
- spécialisation / synthèse,
- monochronie / polychronie,
- fixité / réversibilité,
- mythe / science,
- magie / ingénierie,
- idéologie / épistémologie,
- allopathie / isopathie etc...

car quand bien même partageant le point de vue de B.Cyrulnik : l'ouverture de la synthèse est plus féconde que la spécialisation, pour la compréhension du vivant et de l'humain ; il me semble que le synthétiseur peut s'enrichir du programmeur et de l'accumulation de données de celui – ci pour en retour permettre à celui par parenthétisation (regroupement de données en un principe qui peut se décliner selon les contextes). Parenthétisation qui ne se confond pas au monisme, pour lequel il n'y a qu'un seul principe.

(références bibliographiques sur la compilation des textes isopathiques de Paracelse : « R.A.B OOSTERHUIS, paracelsus en Hanenman, en Renaissance der Geneeskunk (en néerlandais)

V LA RAISON DU MALADE

Dans l'analyse psychopathologique nous retrouvons ces phénomènes d'opposition. D'un côté la coupure, de l'autre le lien, tant la clinique nous montre des patients qui coupent ou se coupent du monde, par exemple les schizophrènes et les pathologies narcissiques et de patients qui cherchent pathologiquement à faire du lien, à fusionner, par exemple les paranoïaques.

S'il existent des théoriciens qui coupent de manière dualiste et linéaire, il y a des patients qui analogiquement, mais inscrits dans la pathologie, exercent à l'excès ces facultés lytiques dans l'autolyse (à entendre dans l'étymologie grecque auto = soi, lythos : coupe et non dans la conception psychiatrique du suicide).

Il y a des patients monochrones à l'excès.

Il existe aussi des théoriciens du temps P (pour reprendre l'expression d'E.T Hall) qui tiennent compte beaucoup plus de la réversibilité de la condition et du comportement humain, et aussi de la circularité de l'analyse au risque de la dispersion (peut être en suis – je ?).

La clinique notamment médico légale nous apporte quotidiennement le lot de malades polychroniques exerçant à l'excès les facultés dans la fusion.

Sans doute pouvons nous trouver un point, ici, avec la théorisation de L.Villerbu sur la bi-axiomatisation.

« Alternative/alternance. »

Cacicaturalement on peut asserter que « l'alternative » équivaut au « ou » dualiste, le tout « ou » rien que l'on peut retrouver dans l'alternative, ontologique défailante du schizophrène (qui marque son ambivalence): « c'est moi ou rien ! » et que l'on peut analogiquement discerner dans l'alternative chrématologique défailante de l'hystérique (qui marque son amphibologie, dans le caractère équivoque de son discours) « je t'aime ou je te hais ; je magnifie ou je dénigre ; vertige de la turgescence et de la détumescence de l'âme ».

Le « ou » n'appelle pas au compromis.

Dans « l'alternance » ce n'est plus le « ou » qui est excessif, c'est le « et ». Ce « et » réversible se retrouve dans l'alternance ontologique du paranoïaque : persécuter « et » persécuté. Analogiquement il est discernable dans l'alternance chrématologique de libertin, qui à l'inverse du choix pathologique de l'hystérique érige le « et » dans un impossible choix. Il saute (si je puis me permettre) sur toutes les occasions, qui comme toutes occasions n'ont rien de nouveau.

Freud conseillait d'analyser en miroir la psychopathologie du malade et la psychopathologie quotidienne. En ce sens il est heuristique, à mon avis, notamment dans une analyse du transfert et des codes (normes sociales) de concevoir l'une au regard de l'autre, sans cela non seulement nous guettera le risque de l'hémilogie (position dualiste ou position paradoxale), mais surtout celui d'être borgne et ne voir par exemple les distorsions, les fantaisies, l'emprise, la manipulation etc... que sous l'angle pathologique, alors qu'elles sont inhérentes à l'humain sain ou malade ; c'est par le constat de leur fonctionnement en excès ou en défaut que l'on déduit les pathologies.

Autrement dit, pour être clinicien digne de ce nom, il faut étrangler le borgne qui nous guette.

J'évoque par ailleurs le peu de hasard dans la rencontre de vulnérabilités psychiques entre l'agresseur et l'agressé ; dans le quotidien B.Cyrułnik à la suite de S.Freud énonce : « le hasard ne joue que dans un cadre étroit des possibles. L'objet amoureux se fonde sur un souvenir biologique enfoui ».

On ne peut pas recueillir simplement ce qui se trouve être présent dans l'observation. On est obligé de faire une hypothèse sur l'instance c'est à dire le processus implicite qui nous permet de fonctionner de cette manière.

Ce que l'on vérifiera chez le malade, c'est la réponse qu'il apportera à l'hypothèse qu'on a formulée sur son cas et à l'aide de laquelle on aura construit des tests qui le piègeront dans sa « persévération », dans sa récurrence discursive et comportementale.

Pièger le malade ne veut pas dire ici lui montrer qu'il déraisonne, qu'il a tort, mais chercher comment il persévère dans un fonctionnement et aussi comment il peut compenser ses défauts (pas ses fautes) pour se récupérer.

La façon dont il se comportera nous montrera qu'il est malade, non pas parce qu'il ne s'exprime pas comme nous, mais parce qu'il est piégé par le modèle, d'une grammaticalité pathologique pour l'aphasique, d'une singularité pathologique pour le schizophrène, d'une exigence pathologique s'exprimant par l'intransigeance pour l'obsessionnel ou l'hystérique etc... modèle que nous aurons construit et qu'il ne peut pas contrôler.

Il n'y a pas de théorie qui ne force pas un peu les faits, dans la mesure où d'abord elle les crée. Il ne faut

pas se figurer que les faits soient préalables à la visée théorique qui nous permet de les poser. Quand nous avons des certitudes, il s'agit comme le disait Gaston Bachelard, « d'un savoir endormi ».

Ce que nous prenons pour des faits sont d'anciennes certitudes fabriquées en fonction de théories oubliées qui deviennent pour paraphraser Bachelard de la « connaissance commune ».

Autrement dit, les faits ne nous renseignent pas comme tels, puisque c'est le point de vue qui crée l'objet et ses effets que nous analysons en faits.

Grammaticalement (en tant que processus implicite de langage), nous nommons, nous désignons la chose (l'objet) mais l'abstraction du signe fait que, même en concrétisant cet objet en mots, le concept n'est jamais en coïncidence avec la chose. Les termes d'agresseurs, d'infracteurs, délinquants etc... sexuels ne sont que des mots qui nous servent à classer mais ne coïncident pas avec les personnes. On s'en aperçoit quand on évoque l'éclectisme de leur weltanschauung. Sternac et Quinsey relèvent d'ailleurs que « la recherche fait davantage ressortir la diversité des traits de personnalité chez les pédophiles que l'existence d'une même personnalité ».

VI DU QUANTITATIF STATISTIQUE

Jusqu'à peu le recours au statistique quantitatif m'a paru abscons et magique pour expliquer quoi que ce soit dans une sémiologie concernant une pseudo unité conceptuelle en particulier, celle des infractions sexuelles, et les sciences humaines en général. J'étais conforté en cela par des peintures de différents domaines des sciences de l'homme, comme G.DEVEREUX pour l'éthno-psychiatrie et la science dite du comportement, SOROKIN pour la sociologie, B.MARIS pour l'économie.

Notons au passage que les promoteurs de l'analyse cognitivo discursive ont pour référence heuristique l'ouvrage de G. Devereux « de l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportements » cité plus après, livre de référence méthodologique aussi pour les tenants, dont je fais parti, de l'anthropo biologie clinique autrement nommée « théorie de la médiation ». Il n'y a pas de rencontre de hasard.

Voici ce qu'énonce G.Devereux dans le chapitre « spécificités des sciences du comportement »

... Dernier point mais non des moindres : l'illusion qui abuse les seuls non mathématiciens, qu'un énoncé mathématique ou statistique, a nécessairement un sens. Il s'agit là tout simplement d'une version moderne de l'idée, déjà ridiculisée par Molière, que n'importe quelle chose dite en latin ou en un jargon savant ont un sens.

(Aïe pour moi qui utilise le grec ou le latin voir l'allemand à l'envi).

... Le troisième rapport Kinsey (Gebhard et Al, 1958) « prouve » statistiquement que l'avortement n'est pas traumatisant .

Vrai ou faux cet énoncé n'est pas scientifique, en dépit et presque à cause du fait qu'il s'appuie sur des statistiques. En effet bien que Gebhard et son équipe semblent considérer leur énoncé scientifique, c'est à dire comme un diagnostic psychiatrique, en réalité ils ne font que consigner que les femmes qui déclarent (et/ou croient) que l'avortement ne les ont pas traumatisées psychologiquement sont plus nombreuses que celles qui déclarent (et/ou croient) le contraire. L'unique mais décisive erreur consiste en ceci que les auteurs ont omis de reconnaître à quel univers du discours appartiennent leurs données. Ils présument que leurs données appartiennent au domaine de la psychiatrie, alors qu'elles relèvent en fait du sondage d'opinion, tout simplement parce que aucun des sujets interrogés n'était capable de pratiquer un auto diagnostic psychiatrique valable ».

C'est ce point de vue, pour la petite histoire, qui fut débattu aux journées A.R.T.A.A.S de Rouen et qui m'embarrasse encore dans la recherche actuelle S.T.O.P/E.C.L bien que je ne mette pas en doute la légitimité

de l'objectif quantitatif.

G. Devereux poursuit plus loin « des défauts méthodologiques gâchent également d'autres études du comportement faites sur le modèle des sciences (dites) exactes, plutôt que sous l'inspiration scientifique fondamentale. En outre, beaucoup de ces études utilisent des procédés apparemment scientifiques, ou plutôt, de type physique, non pas parce qu'ils sont adéquats, mais parce que les analystes du comportement cherchent à prouver que leur discipline est aussi scientifique que la physique. La quantification de l'inquantifiable, afin de se faire valoir, est dans le meilleur cas comparable à la tentative leibnizienne de prouver mathématiquement Dieu...

... on ne peut construire de science du comportement scientifique qu'en recourant systématiquement à une méthode scientifique généralisée et à une épistémologie généralisée, et non point à une discipline particulière.

On ne peut interpréter correctement un fait que lorsqu'on l'assigne à l'univers du discours auquel il appartient réellement en dehors duquel il n'a aucune signification ni aucune pertinence scientifiques ».

... un ange passe...

L'américain SOROKIN, (in tendances et déboires de la sociologie américaine) donne un avertissement aux ambitions excessives des méthodes métriques dans les sciences humaines. Il reconnaît le bien fondé même le plus comptable de l'approche statistique la plus courante, mais il s'étonne du « résultat médiocre en dépit de l'énorme dépense d'énergie, de travail et de fonds qu'ont obtenu les statisticiens dans le domaine des disciplines psycho sociales. Sokorin a dénoncé avec une alacrité qui a déplu et ne plait toujours pas, outre atlantique, à tout le monde, les « quantophrènes du demi-monde » des recherches psycho sociales qui « substituent à la pensée originale et l'investigation scientifique (laborieuse), des opérations purement automatiques »

... Ajoutant à cela, il devait être fâché que « l'abaissement » du niveau culturel dans la recherche psychologique, sociologique et dans l'université contribue à l'expansion de ces « facilités quantophréniques ».

Pour finir, il a cette formule arétique : « trop souvent la quantification esquivait la connotation du sens ».

Bernard MARIS, professeur à l'université de Paris VIII et auteur, entre autres de « Keynes, un citoyen dans le siècle (Presses de sciences PO) et Lettre aux gourous de l'économie qui nous prennent pour des imbéciles (Point économie) ». est encore plus acerbe, dans une discipline où pourtant le chiffre compte.

« la statistique, quadrille, met en cases, et surtout assomme sous une rhétorique glacée, froide, brutale, inébranlable, la rhétorique du chiffre... la statistique euphémise le discours politique. La « neutralité » du chiffre renvoie à l'autorité scientifique, au « discours autorisé ». Le discours d'autorité n'est pas fait pour être compris, mais pour être reconnu... Une société ne peut exister sans magie ni fantasmagories ; et les fantasmagories statistiques ont la qualité de paraître scientifique »...

Il vaut mieux être professeur, qu'étudiant, fut – ce thésard pour se permettre, s'autoriser à une telle diatribe.

Postulons qu'il s'agit chez B.Marais, qui connaît bien son sujet, d'un discours réactif à l'ambiance dominante dans l'économie libérale actuelle.

Bien que peu disposé idéologiquement vers les statistiques, par difficulté de compréhension et par paresse intellectuelle vers les statistiques, je dirais qu'on ne peut leur incriminer la vénalité et la fourberie ou pire l'impéritie qui en fait impartissent à ceux qui en font usage en économie.

Par contre les points de vue de Sorokin et Devereux me semblent pointer le talon d'Achille de l'utilisation

des statistiques dans les sciences sociales en générale et en particulier dans la recherche STOP/ECL.

- Au regard de la débauche d'énergie, de temps etc... pour un résultat qui ne paie pas en retour le travail fourni,
- Parce que les statistiques ont comptabilisé des données émises, à partir d'intervenants retranscrivant de manières très différents les réponses aux questions de la trame d'entretien ;(comme le relève l'analyse cognitive discursive tropes 3, confirmant ainsi d'ailleurs les intuitions et les remarques préalables dans le groupe de travail)

Nous voilà dans ce cadre avec des sujets dont on ne sait s'ils sont en congruence avec leur déclaration ; et des intervenants qui retranscrivent (dans une fausse neutralité pour reprendre l'expression de l'a.c.d) subjectivement et de manière aléatoire les déclarations de ces sujets.

Encore : hormis l'accord de ces derniers de participer à cette recherche, que savons nous des données transférentielles à l'encontre de l'intervenant ? Que connaissons nous du bénéfice que suppose le sujet pour la participation à cette recherche ? etc...

- Comme me le faisait remarquer A.Ciavaldini dernièrement et qui se discute dans le groupe, comment quantifier des réponses dans des langues différentes fussent-elles francophones ? Sans compter la diversité des cadres juridiques et les implications que ceux-ci peuvent avoir dans la volition consciente et inconsciente des impétrants.

(Il faut noter que E.T Hall et Sorokin sont américains et ont la légitimité de leur « appartenance ethnique » dans les critiques de leur société

1) Qualitatif et/ou quantitatif

L'usage des statistiques pose en fait le rapport du quantitatif (ou dénombrement) au qualitatif, l'un se projetant sur l'autre simultanément et inversement. De ce fait comme le montre dans son analyse des résultats, G.D, du rapport Kinsey Gebhard et Al, le quantitatif va compter et proportionaliser à partir du cadre qualitatif définitoire de l'hypothèse. Or comme le remarque, de manière vive G.Devereux, il y avait une inadéquation entre l'hypothèse et la conclusion due à une distorsion cognitive entre l'intention de la question (l'univers du discours pour parler comme l'auteur) et l'interprétation de celle-ci par les sujets d'expériences.

C'est la même analyse en d'autres mots que proposait Pierre BOURDIEU en sociologie, lorsqu'il évoquait « l'hétéronomie du champs » (ex. universitaire, politique, artistique, juridique etc...) qui même s'ils fonctionnent structalement de façon analogue ne peuvent, au risque sinon de la confusion (syncrétisme), faire usage de concepts sémiologiquement identiques, qui du fait de la différence de leur univers (des champs, des discours) en ont une connotation qui peut être différente voir radicalement opposée.

2) Qualitatif/Polysémie, Quantitatif/Synonymie.

Puisque nous parlons de concept, ou de mots, le fonctionnement grammatical (l'implicite) à partir duquel nous les énonçons (explicite) fait ressortir ce rapport analytique du qualitatif au quantitatif, que nous retrouvons dans le champ du savoir dans lequel s'effectue nos travaux en sciences humaines. Savoir qui interfère notre capacité langagière (mot, phrase, syntaxe, etc ...) et notre capacité de communication et par là la traduction.

Le qualitatif du mot renvoie à la polysémie.

Un mot peut avoir plusieurs significations. En ce sens d'ailleurs il est absurde d'énoncer « qu'il faut appeler un chat, un chat » puisqu'entre autre possibilité polysémique le chat peut être la désignation abstraite d'un

animal, mais aussi du sexe féminin, nonobstant que phonologiquement il puisse se référer à l'aiguille etc...
Pas complètement évanescant ou effréné du clivage et du découpage, je sais qu'il faut cependant poser ses valises, pour ne pédaler dans le vide, tourner en rond etc... et s'entendre contextuellement sur l'utilisation d'un mot.

Le quantitatif du mot renvoie à la synonymie. Plusieurs mots peuvent se regrouper en une même signification.

Il en va de la mathématique du mot comme de la mathématique du chiffre qui vont articuler projectivement et simultanément (sauf pathologie) l'identité qualitative d'un côté, autrement dit détacher une qualité (du chiffre ou du mot) parmi d'autres possibilités. On agit alors par exclusion, discrimination :

	Animal	Du vétérinaire etc... du foyer
Ex : chat		
	Sexe	
	0 # 1.2.3.4.5	

et de l'autre côté regrouper en une unité plusieurs mots, chiffres. On agit alors par inclusion, incrimination, attribution.

Ex : captif = prisonnier = détenu = incarcéré
 $5 + 5 = 10$

Cela rejoint les mécanismes oniriques que Freud repère dans ce qu'il appelle le travail du rêve dans le procédé de déplacement (équivalent onirique de la polysémie) et de condensation (équivalent onirique de la synonymie).

Synonymie ou unité (5+5) n'est possible que parce qu'il y a polysémie ou différence (1#2#3 etc...)

Si l'on postule que l'on peut compter en clivant le qualitatif du quantitatif cela amène à ne tenir compte que de l'unité

Ex : $a + b = (a+b)$; $a \times b = (ab)$

Ce qui fait mathématiquement l'unité est la mise entre parenthèse autrement nommée la parenthésation ici (ab).

Grammaticalement la synonymie est une parenthésation (captif/prisonnier) dans l'unité de la détention.

Si l'on disjoint qualité et quantité, identité (identification) et unité, alors on peut arriver à des chimères, des procédés magiques proches de l'alchimie et retourner à un temps pré-paracelsien.

Ex : (a) peut avoir différentes valeurs : 1 . 2. 3. 4. 5 etc... si qualitativement je ne lui définis par une valeur dans un contexte circonscrit (univers du discours cf. G.Devereux) alors quantitativement j'unifierai fantasmagoriquement.

Si $a = 1$ ou $a = 2$ ou $a = 5$ etc... de manière indéfinie et $b = 5$ qualitativement ; alors $a \times b = (ab)$ peut donner à l'envi si $a = 5$: $5 \times 5 = (25)$ mais aussi selon $a \times b = (ab)$, $2 \times 5 = (25)$ puisque peut importe la valeur de a.

On voit ici qu'une distorsion cognitive du qualitatif influence le quantitatif qui n'est lui pas en défaut. Pour autant le résultat de l'association distinction –parenthésisation est faux alors que l'opération de la seule parenthésisation est vraie.

L'inverse est par ailleurs tout aussi possible un quantitatif faux allié à un qualitatif vrai peut amener aussi à une distorsion cognitive, une erreur mathématique ou une erreur de jugement.

Le quantitatif ou le qualitatif peut être validé sans être vérifié :

Ex : 500 traumatisés dénombrés sont devenus agresseurs donc le traumatisme engendre l'agression.

On voit ici que ce n'est pas la technique statistique qui est en question mais son usage et les traduction et interprétation des résultats.

Il serait faux par ailleurs de prétendre que les cognitivistes grands pourvoyeurs et consommateurs de statistiques, se désintéressent de cette question, mais comme ils n'interrogent pas le principe mathématique même, ils tournent autour de la question.

Ainsi Jean Proulx écrit (in la prédiction de la récidive chez les agresseurs sexuels « ...mises à part ces sources d'informations officielles sur la récidive, il y a aussi des données non officielles... En fait 10% des agressions sexuelles sont rapportées à la police (au Canada) et seulement la moitié d'entre elles aboutissent à une condamnation (OUIMET 1998). En conséquence, Marshall et Barbaree (1988) ont suggéré d'avoir recours aux données non officielles plutôt qu'aux données officielles... à mon avis, malgré les limites, les sources officielles d'informations sont les plus accessibles, fidèles et valides concernant la récidive chez les agresseurs sexuels ».

De la part de Jean Proulx, sans doute validés par son expérience, il s'agit plus d'une opinion, d'une profession de foi, d'un pari (comme le pari pascalien de l'existence de dieu) que d'une position scientifique. Ce pari n'empêche pas une certaine efficacité, cependant...

Les réticences de Marshall aux données officielles font écho à l'analyse de Philippe ROBERT, professeur de sociologie et statisticien auteur d'une étude sur les statistiques juridiques et pénitentiaires en France, des données statistiques relatives au nombre des détenus pour infractions sexuelles.

Elles sont vraies ou fausses selon le point de vue qualitatif que l'on en a.

On ne peut les mettre en doute quant au nombre de détenus comptabilisés résidents des prisons françaises durant une année civile.

Elles sont fausses si l'on définit le qualitatif détenu en tant « qu'individu détenu », en cela qu'un même individu peut dans la même année résider dans des prisons différentes (passer du statut de prévenu en maison d'arrêt à celui de condamné dans un centre de détention ; voir être libéré provisoirement pour être réincarcéré dans la même année. Le même individu en raison de différents facteurs comme ceux de l'instruction, de la surpopulation pénale etc... peut être comptabilisé plusieurs fois comme détenu de plusieurs prisons.

Le don d'ubiquité n'a aucune valeur statistique, mais interroge :

la synonymie : (captif – prisonnier – détenu) = (incarcéré) et

la polysémie pénitentiaire :

Individu sous écrou

Incarcéré

Prévenu condamné

reclus en chantier extérieur liberté surveillée etc...

Si l'on ne circonscrit pas, comme on dit, de quoi on cause, de quoi on compte, on est dans la croyance plus que dans l'évidence.

Si l'on rajoute à cette difficulté, qui n'est pas un obstacle insurmontable, la notion de facteurs de risque de récidive, il nous faut travailler et nous traduire encore un certain temps afin de passer d'un objectif « d'efficacité » (ça marche) à celui « d'ophémilité » (ça marche parce que le résultat est en lien direct avec les moyens de l'outil employé, et par là reproductible et non aléatoire).

3) Pensé et éprouvé d'une recherche statistique

Les commentaires de Devereux, Maris et Sorokin, que j'ai subjectivement cités, dans leur véhémence font écho à l'éprouvé, l'affect dont parle B.Cyrulnik à l'endroit du chercheur.

Leur discours est un aiguillon. Les qualiphènes charismatiques peuvent s'en réjouir, pourtant à l'inverse des quantiphènes statistiques du demi monde, ils distordent de façon analogue le qualitatif et le quantitatif, en habitant de manière aussi autistique leur demi monde à eux.

Si la clinique des sciences du langage nous montre que polysémie et synonymie sont indissociables (hors pathologie) alors pourquoi privilégier l'une plus que l'autre ? et surtout prétendre que le parti pris de l'analyse prévaut sur celui de la synthèse, surtout que comme le dit Alquié, on colle se qu'on coupe et on ne recoupe recoupe que ce qu'on recolle.

4) Pensée – Vécu – Eprouvé

D'autre part on ne peut faire fi de notre affect dans le transfert éprouvé dans les recherches que l'on effectue.

Damasio (notamment in l'erreur de Descartes) montre bien que l'éprouvé (émotion, affect, motivation) agit sur le transforme notre pensée, comme par ailleurs Cyrulnik, montre que notre pensée agit sur et transforme notre éprouvé.

La pensée agit et transforme aussi la sensorialité. L'éprouvé comme la pensée, la technique, l'échange contient du qualitatif et du quantitatif.

D'autre part l'éprouvé entretient un lien étroit avec le conflit.

L'on peut parenthétiser (poser l'hypothèse d'une unité synonymique) des analyses aussi différentes que Balier, Lacan ou Mc Kibben dans le rapport de la relation à l'émotion.

Si l'on postule que la mentalisation en défaut entraînant un recours à l'acte concerne le champ de la relation et non la pensée en tant que productrice d'énoncé, alors on peut reformuler ainsi l'axiome de Balier. Une non relation entraîne un recours à l'éprouvé acté, l'émotion éprouvée et agie est alors excessive, extravagante.

On est alors tout proche de la formule de Jacques LACAN « La non réponse de l'autre entraîne une fiction extravagante ».

N'est ce pas ce que travaille André McKibben lorsqu'il cherche à mesurer l'extravagance, l'excès des fantaisies déviantes chez des infracteurs en mal de relation.

« Si l'objet pulsionnel n'est pas détaché et associé aux combinaisons signifiantes alors le fantasme ne se construit pas » J.Lacan.

L'imaginaire, la fiction, l'émotion interfèrent la pensée dans le fantasme, mais aussi la capacité technique de l'homme fut – elle au service de la destruction de son prochain dans la conation (la mise en acte).

Dans les discours, les arguments allégués, de Devereux, Maris et Sorokin, on voit que se noue le désaccord entre eux et les exégètes des statistiques entraînant un éprouvé en résonance avec une pensée scientifique idéalisée.

Ne faisons nous pas tous de telles réactions conflictuelles quand nous sommes déçus d'une pensée, d'une personne à l'aune de l'idéal qu'on lui porte ?.

Le discours de Devereux est pertinent sur l'exigence que doit avoir le chercheur mais son dit transpire de non dit.

C'est un « talking out » dans le cadre didactique de la recherche, comme l'analyse exprime des « acting out ».

L'analyse du « talking out », du discours par le biais de l'a.c.d par exemple aurait, à mon avis, un dynamisme heuristique allié à une analyse de « l'acting out » du recours à l'acte, et du « thinking out » du fantasme, notamment chez l'infracteur sexuel, dans l'objectif de mieux comprendre le « meaning » du sujet. (Sagen, agieren, denken, et meinen si l'on est germaniste).

Il y aurait aussi à mon avis un intérêt heuristique à allier les analyses descriptives, linéaires, et distributives des approches cognitives, avec la somme impressionnante d'éléments qu'elles recueillent et les analyses circulaires, dialectiques, pensant par couple d'opposés en mouvement contradictoire, telle que celle de la théorie de la médiation.

Pour finir sur le sujet, il me semble qu'on peut le comparer avec l'utilisation que font les cliniciens chercheurs, experts ou thérapeutes, des épreuves projectives.

Combien de cliniciens utilisent magiquement les matériaux projectifs !, et attendent ou comptabilisent des réponses par rapport aux tests, alors que ce qui fait test c'est l'appropriation du patient, de celui-ci. Souvent comme dans tout communauté avec des querelles d'écoles et de méthode, où chacun est persuadé que la sienne est la bonne.

Chez les experts psychologues français, c'est souvent le pompom.

Les détracteurs des tests évoquent souvent de façon critique, l'instrumentalisation des sujets.

Personnellement, il me semble que c'est le passateur qui, investissant mythiquement et magiquement son objet, s'instrumentalise. Les dupes n'errent pas ! .

Je me moque mais suis incapable d'utiliser rationnellement les statistiques. Techniquement elles me sont aussi impénétrables que les voies du Seigneur. J'utilise dans ma pratique thérapeutique et évaluative des épreuves projectives, et les questionnaires ou trames en sont.

Enfin je ne pratique pas d'expertises.

Que l'on ne se méprenne pas sur mes réticences statistiques dans la recherche STOP.

Je ne mets pas en cause l'outil en tant que tel.

Je ne mets pas en cause la compétence et encore moins la qualité et la quantité de travail fourni par Jessyca Weany de Lausanne ou Genevière COCO de Liège (le rapport de compétence au quantitatif est bien connu à Liège où en 1274 son évêque fut destitué pour avoir eu 65 enfants) j'en suis même impressionné.

La trame peut être en cause, sans doute, par ses questions mais elle est encore en travail.

La difficulté est la méthode aléatoire, des investigateurs, de la passation. Pour que les données soient

scientifiquement utilisables, il faudrait élider cet aléatoire.

C'est un point crucial, difficile à rendre homogène.

Reste à définir la méthode qui permette à la trame de saisir la persévération, chronicité ou sérialité inhérente aux sujets de l'investigation.

La conclusion du débat sur le quantitatif est que celui ci est heuristique, quand le qualitatif sur lequel il s'appuie est bien défini, l'un contribue à la définition de l'autre et inversement.

Sans doute joue - je les rabats joie en posant ainsi mon analyse, et suis désolé si je blesse des personnes à travers celle-ci, mais le parti pris épistémologique me paraît être actuellement, et certainement provisoirement, le seul à tendre vers une scientificité dans la démarche heuristique de vérification des hypothèses.

PRECONISATIONS

Les préconisations pour une recherche, et pas cette recherche, vont dans le sens des discussions de l'ARTAAS de faire des propositions d'axes de travail.

La visée épistémologique partant de l'axiome que le point de vue crée l'objet suppose une bi-axialisation heuristique, à savoir l'analyse de l'objet d'étude conjointe à l'analyse du cadre qui le pose. Cela rejoint la notion de transfert et contre transfert, non plus dans le champ thérapeutique mais dans le champ de la recherche.

Cette bi-axialisation heuristique a deux champs d'application :

- le champ théorique,
- le champ pratique (celui de l'exercice professionnel, thérapeute, chercheur, professionnel de droit etc... avec ses stratégies et ses représentations et formalisations).

1. LE CHAMP THEORIQUE

A – Collection – constat

B – Intellection – Hypothèse

- Inférence : (recherche du mode de persévération et de la structure du sujet)
- Parenthétisation : (1 même objet pour plusieurs disciplines)
- Simplification : (ramener 1 multitude de phénomènes à 1 loi)

- Théorème

- Vérification des hypothèses.

Ex : Constat : un infracteur est en désaccord avec l'accusation

1. Inférence

Chercher sa persévération sur son mode d'être en accord ou désaccord avec l'autre (contextes d'alliance, de soumission, de domination etc...) analysés en couple d'opposés (réversibilité).

1. Déconstruire

La notion de désaccord ex (refus, négation, rejet, hypocrisie, caché, déni, dénégation) Resituer le mode chronique du sujet à un aspect de la polysémie théorique du terme désaccord.

1. Parenthétisation :

. Si l'on a construit l'hypothèse que ce désaccord montre un défaut d'échange (reconnaissance, respect de l'autre, empathie etc...) et que ce défaut d'échange est suppléé par une extravagance de la sphère de l'affect agi ou pensé (fantasme, fantaisies : contraints, inhibés ou exprimés, libérés)

. Mettre en rapport synonymiques et synergiques des analyses venant de disciplines différentes psychiatrie, psychologie etc...et des écoles différentes (psychanalyse = recours à l'acte ; cognitivisme = fantaisies déviantes ; systémisme = bouc émissaire familial etc...)

1. Simplification

Déduire qu'un excès remarqué, par exemple dans la sphère de l'affect, dénote un défaut d'empathie et de ce fait postuler que le problème n'est pas de l'ordre du désir, de l'impulsion, du pulsionnel même s'il s'exprime et se remarque dans ce champ, mais de l'ordre du relationnel.

1. Visées de traitement

Si l'on part de l'hypothèse anthropologique que « l'autre n'a de pouvoir sur nous que celui qu'on lui concède » il va s'agir de chercher une alliance où celui qui se trouve sous notre obligation accepte et participe (s'approprie) d'une contrainte qui isopathiquement à son mode conatif va interférer sur son mode relationnel (cf. la notion de maîtrise chez Marshall).

Si l'on conçoit que la manifestation de la maîtrise, auto contrainte, auto castration, est inhérent à un processus psychique : ne pas compter sur la seule contrainte extérieure imposée (allopathie) mais psychothérapeutiquement (psychanalyse) ou psychagogiquement (cognitivisme) co agir dans le cadre transférentiel.

1. LE CHAMP PRAXIQUE

a) Déconstruction, traduction

Rencontrer les chercheurs de différentes écoles et échanger sur leur représentations, constructions théoriques, stratégies d'intervention.

Pour exemple : l'excellent travail présenté à Bruxelles par Laurence MOUSSET (Docteur en psychologie et biologie) sur le phénomène prostitutionnel.

b) Utiliser une trousse à outil

Je reprends le terme qu'à Metz André Ciavaldini avait employé pour désigner la diversification (polysémie) de stratégies thérapeutiques et cliniques dans un souci de regrouper ceux-ci (synonymie –synergie) pour une meilleure connaissance du patient.

Ex :

b.1 * à partir d'une trame restreinte et ouverte, chercher à percevoir comment le patient persévère dans son histoire de vie, sa biographie, son rapport au temps et ce qui fait événement. Car comme le dit Boris Cyrulnik « tout ne fait pas événement dans une biographie ».

b.2 * le génogramme qui permette de spatialiser ses rapports d'alliance et de filiation, dégagés de l'individualisation de la prise en charge.

b.3 * les épreuves projectives sur les deux axes prédominants que sont

- l'affect (contrainte, frustration, fantasme) ex le Rozensweig, T.I.D.C.
- la relation (scénario, histoire, récit) ex le M.A.P.S, le TAT
- Alors sera t - il possible de proposer un questionnaire, une trame plus élaborée, à visée prospective d'équilibre ou déséquilibre, d'apaisement ou de recrudescence dyssymétrique (rechute, récidence).

CONCLUSION

Il est fort possible que cet écrit amène plus de questions que de résolutions.

J'ai voulu différencier une réflexion sur la recherche en générale d'une réflexion sur la recherche STOP et la trame en particulier, cette dernière illustrant bien cependant les questions inhérentes à la première.

La recherche STOP étant bien avancée, je ne sais si le point de vue défendu ici peut véritablement y influencer.

De toute façon la question de la recherche à l'ARTAAS est d'actualité, dans la collaboration cliniciens de terrain universitaires, voir entre plusieurs universités. Il y a là tout un champ à découvrir, dans des visées différentes, monochroniques et polychroniques.

Avoir faim, plutôt qu'être gâvé me paraît l'aiguillon du chercheur.